

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3. — Etats-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. VII.

No. 45.

Prix du numéro, 7 centins. — Annonces, la ligne, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 23 NOVEMBRE 1876

Rédaction, Administration, Bureaux d'Abonnements et d'Annonces : Nos. 5 et 7, Rue Bleury, Montréal. — GEO. E. DESBARATS, Directeur-Gérant.

## SOMMAIRE

A travers les rues, par Napoléon Legendre. — Nos gravures : L'exposition de 1878 à Paris ; Le lac Saint-Jean ; Sans épouse, sans mère : Arrivée à Philadelphie des premiers morceaux de la statue colossale de la Liberté. — Législature provinciale. — Restez au Canada. — Mémorial nécrologique. — Nouvelles générales. — Aventures du capitaine Hatteras, par Jules Verne (suite). — Lettre parisienne : Le papa et le parrain, par Th. B. de la Guierche. — Poésie : Novembre, par Edouard Huot. — M. Bibaud, l'un des vieux poètes, par C. Lépire. — Principes à suivre pendant la stabulation, par H. Audrain. — Enigmes, charades, problèmes, questions, etc. — Poésie : Les messagers de l'air, par M. J. A. Poisson. — Littérature canadienne : Le roi des étudiants, par Vincennes-Eugène Dick (suite). — Le jeu de dames. — Prix du marché de détail à Montréal.

GRAVURES : Gravures qui accompagnent le texte des aventures du capitaine Hatteras ; Exposition universelle à Paris ; L'entrée principale du palais industriel, sur le Champ-de-Mars ; Le lac Saint-Jean ; Sans épouse, sans mère : Philadelphie : Arrivée des premiers morceaux de la statue colossale de la Liberté qui doit être érigée dans le havre de New-York.

## A TRAVERS LES RUES

Dans une ville un peu considérable, chaque rue a son cachet, son caractère distinctif.

Telle rue est affectée au commerce, et une résidence privée y paraît déplacée. Telle autre est destinée aux habitations bourgeoises, et la modeste épicerie qui se hasarde aux vitrines du coin ne s'y étale que timidement et semble s'apercevoir qu'elle fait tache.

Ici sont les demeures des gens du haut commerce ; plus loin, bien plus loin, les humbles maisons des ouvriers et du menu peuple. Entre ces deux extrêmes, il y a une espèce de quartier interlope qui participe des deux ; qui met ses gants pour visiter les uns, et va chez les autres en bras de chemise et sans cérémonie. Il allume un cigare s'il va vers l'est, et se contente d'une pipe en terre s'il descend vers l'ouest. Tout cela est tranché, marqué, étiqueté, en sorte qu'en voyant passer une personne, vous pouvez vous dire : elle habite telle rue ou tel quartier.

Dans chaque quartier, dans chaque rue, les habitudes sont distinctes. Ici stationne à la grille un riche équipage, avec ses bêtes de sang et ses panneaux armoriés. La livrée est sombre, mais d'un cachet de distinction ; les passants mêmes, en longeant le trottoir, prennent une allure plus digne.

Dans la rue voisine, la voiture est plus brillante, mais légèrement peinturlurée ; les chevaux sont de couleur plus voyante, et les argentures des harnais sautent un peu trop aux yeux. La livrée a plus d'éclat, et cependant le cocher semble moins loin de ses maîtres.

Faites quelques centaines de pas, ce n'est déjà plus l'équipage particulier, c'est une voiture de place qui, plus on avance, va toujours s'amointrissant, pour finir par la modeste calèche.

Enfin, plus loin encore, les voitures ont disparu ; les portes sont ouvertes et les habitants fraternisent avec la rue. Le dimanche pendant la journée, ou le soir, les jours de semaine, on va jusqu'à mettre des chaises ou des bancs sur le trottoir. Les hommes et les femmes y prennent l'air sans cérémonie, les unes caquetant, les autres fumant. On y entend de sonores éclats de voix et ce franc rire qui se moque du qu'en-dira-t-on. Les passants s'arrêtent et causent par-ci-par-là ; les enfants jouent aux billes, pendant que les chiens, enthousiasmés par cet air de bonne liberté, s'amuse à se poursuivre entre les jambes de la foule joyeuse et indulgente. Ces rues-là sont de bonnes rues, et, en y passant, on se sent le cœur léger.

Certaines rues, en revanche, sentent le rixe, le vol et la débauche. On n'y passa qu'avec une sensation de crainte et de dégoût. Les porches restent sombres et paraissent pleins de guet-à-pens. Les volets ferrés, les portes écornées dans leur énorme épaisseur indiquent l'humeur tapageuse de la localité. Des gens apostés sur les trottoirs vous regardent sous le nez et pratiquent entre eux un système de signaux télégraphiques qui ne laissent pas de vous inquiéter. Vous ne savez pas d'où peut venir l'attaque, et la prudence vous engage à prendre le milieu de la rue. Vous marchez en pleine boue, mais, du moins, vous n'avez pas à redouter un coup de garçette parti du coin le plus obscur du porche voisin. La police fréquente peu ces lieux sinistres, et vous êtes sûr de vous faire assommer et voler avant qu'on vienne à votre secours. Il y a bien, de distance en distance, quelques rares logements habités par d'honnêtes ouvriers ; mais ces gens, que la nécessité seule a contraints de rester dans un pareil voisinage, se tiennent bien enfermés, et ne se mêlent pas aux rixes et aux brigandages de la rue. S'ils essayaient jamais de prêter main-forte aux victimes, le lendemain, on les forcerait de déguerpir.

Malheur à vous si vous êtes obligé de passer, après dix heures du soir, par ces rues dangereuses, surtout pendant les nuits brumeuses ou obscures. Chaque pas que vous faites recèle un danger. Le péril est partout, sur votre tête, à vos côtés, devant et derrière vous. A ce coin, un gamin vous siffle ou vous niche : prenez garde de répondre, car vous allez le voir se sauver en criant, et vous amener cinq ou six greddins qui, sous prétexte de venger l'innocence et la faiblesse, vont vous rouer de coups, après vous avoir lestement dévalisé. Sur ce trottoir, assez large pourtant, un passant aviné vous coudoie : s'ubissez-le sans rien dire ; autrement, cela vous mènera bien plus loin que vous ne pensez, et vous n'en sortirez que battu et détrossé.

On ne doit pas avoir peur, mais on doit être prudent ; car c'est surtout dans ces endroits que la prudence est mère de la sûreté ou, tout au moins, sa parente assez proche. Du reste, quand vous avez passé une fois dans ces coupe-gorge, il est rare que vous vous y aventuriez de nouveau, et vous préférez allonger votre route pour prendre un chemin plus civilisé.

A part ce que je viens de signaler, il y a encore ce caractère fictif que l'on attribue soi-même aux différents quartiers d'une ville. Ainsi, le quartier que vous habitez vous paraît toujours le meilleur et le plus agréable. Vous pouvez changer de logement chaque année, mais dès que vous êtes établi quelque part, il vous semble que les autres endroits sont pleins d'ennui, ou vous sont, tout au moins, fort indifférents. Après une course un peu longue, lorsque vous vous engagez dans votre rue, tout prend un air de connaissance qui n'est pas sans un certain charme. Vous connaissez chaque encoignure, chaque maison, chaque porte ; on dirait que l'atmosphère elle-même vous caresse avec plus d'intimité. Vous vous figurez que vous entrez sur votre domaine et que la matière inerte vous porte et vous regarde passer avec une sorte de plaisir. Vous êtes chez vous et vous vous sentez accueilli par votre logis avec le même bonheur que vous avez à le revoir. Ce sont les douces jouissances de la vie d'intérieur, ce sont les sympathiques

effluves du foyer domestique qui rayonnent, pour ainsi dire, à travers les murs et, comme la lumière du phare, viennent éclairer votre route avant même que vous ayez mis le pied sur le rivage désiré.

Voilà bien des idées en l'air, me direz-vous. Hélas ! je veux bien vous croire ; mais il y a, de nos jours, tant d'idées en bas, que je me console de ce qualificatif.

J'aime mieux être un peu léger que trop lourd.

NAPOLÉON LEGENDRE.

## NOS GRAVURES

### L'Exposition de 1878 à Paris.

Voici la description que donne l'Illustration, de Paris, du palais industriel qui doit être érigé sur le Champ-de-Mars pour l'Exposition de 1878 :

« Un premier coup d'œil jeté sur notre plan montre que le Palais du Champ-de-Mars est un rectangle long de 706 mètres sur 340, orienté du Nord au Midi. La façade du Sud, du côté de l'Ecole-Militaire, s'élève presque en bordure de l'avenue de la Mothe-Picquet, tandis que celle du Nord ou façade principale se dresse parallèlement à la Seine, à une distance de 225 mètres du quai. Les bas-côtés latéraux sont distants de 50 mètres de la lisière du Champ-de-Mars. Tandis que ces bas-côtés ne sont constitués que par des travées à vitrage avec grande marquise régnant sur leur étendue totale, on voit que la façade du Nord est plus luxueuse.

« Elevée sur une longue terrasse, à laquelle on accède du parc par de larges degrés, elle se compose de trois pavillons reliés entre eux par deux galeries. Les pavillons extrêmes, que l'on aperçoit flanquer les quatre angles du palais, ont une hauteur de 44 mètres ; ils sont surmontés d'un dôme à pans coupés, de quatre grandes lunettes ou verrières, et cantonnés par quatre campaniles avec arcades à jour et couronnement semi-oriental.

« Le pavillon central est à peu près de même dessin, sauf qu'il est moins élevé de 4 mètres et flanqué d'une large coupole qui s'étend à droite et à gauche de son dôme. A la base de l'arcature est ménagée une tribune d'où la vue pourra s'étendre sur le Trocadéro et une partie de la ville.

« Les deux galeries que le dessinateur a représentées fuyant de l'Est à l'Ouest sont formées chacune de huit travées constituées par des plynones dont les intervalles sont en maçonnerie à la base, mais fermés à la partie supérieure par des verrières au dessin compliqué, dorées et colorées. Au pied de chaque plynone se dresse la statue allégorique d'une nation, dont l'écusson se retrouve au sommet de ce même plynone. Devant les deux galeries de jonction règne une marquise large et haute, en fer et vitrage, qui s'interrompt devant le pavillon central et s'appuie à droite et à gauche sur le portail saillant de chaque pavillon extrême.

« La façade du Sud, nécessairement cachée derrière des lignes de toiture, est la répétition de celle du Nord, avec des pavillons d'angle seulement, et non le pavillon central remplacé par un avant-corps avec marquise protégeant la descente.

« Le plan, comme la vue d'ensemble, nous montre que les portes s'ouvrent en grand nombre sous la tribune centrale, sur différents points des galeries et dans les portails des quatre pavillons angulaires ;

elles donnent toutes accès soit dans le grand vestibule du Nord, soit dans celui du Sud. D'autres entrées, très-nombreuses, ont été ménagées sur les bas-côtés du Palais.

« Toute cette façade du Nord est construite en fer et fonte ; mais, comme le lecteur pourra facilement s'en convaincre, au moins pour le pavillon central de la façade, l'architecte a su avec une rare adresse éviter l'écueil dangereux, quand on emploie les métaux, de construire un bâtiment rappelant plutôt une halle et une usine qu'un palais. Proscrivant les formes convenues et rejetant la brique ou le plâtre comme matériaux de remplissage, il a adopté pour couvrir les parties murailles les plaques de faïence colorée : il ne craint pas de présenter au public une façade polychrome, dont les emblèmes et les écussons des différentes nations formeront l'un des principaux motifs de décoration. L'arcature du pavillon central donne une idée, sauf la couleur, de ce que produira l'arrangement de ces écussons.

« Suivant la recommandation du commissaire général, l'auteur du Palais du Champ-de-Mars a voulu faire grand et riche. Il a compris que si l'Angleterre, l'Autriche et les Etats-Unis ont imprimé à leur Palais d'Exposition un caractère purement industriel, la France doit au caractère comme au génie de ses habitants de donner à ses bâtiments d'Exposition un cachet plus élégant, de se montrer artiste, même dans ses fêtes industrielles.

**Le Lac Saint-Jean.** — Le poste de Métabetchouan est l'endroit le plus pittoresque comme le plus gai qui se trouve sur le rivage sud du lac Saint-Jean. La rivière qui porte ce nom montagnais (qui veut dire : Vois-tu le rapide ?) débouche dans une baie magnifique, le meilleur havre de refuge du lac, où elle déverse ses eaux puisées aux sources qui alimentent les rivières Jacques-Cartier, Sainte-Anne, Batiscaan et Bostonnais.

Ce poste de Métabetchouan a été établi, il y a deux cents ans passés, par les Français, pour la traite de la pelletterie. On se rappellera que les R.R. P.P. Jésuites ont été les premiers pionniers de la colonisation dans cette fertile vallée du lac Saint-Jean. On y voit encore les rejetons des premiers arbres fruitiers plantés sur les bords de la rivière Métabetchouan, par ces zélés missionnaires.

La Compagnie de la Baie-d'Hudson continue à cet endroit le fructueux trafic établi aux premiers jours de la colonie, et les produits qu'elle en exporte tous les ans font assez voir que cette branche du commerce est encore florissante.

C'est là que jusqu'à dernièrement, nos Montagnais se donnaient le rendez-vous annuel. Ces Indiens paisibles et inoffensifs vivent, comme faisaient leurs pères, et de chasse et de pêche, fréquentant en toute saison les grandes rivières qui alimentent le lac Saint-Jean.

Le poste de la Pointe-Bleue, situé à l'ouest du lac, a été rebâti depuis quelques années. On y voit encore des vestiges de l'ancien poste où M. Taché, seigneur de Kamouraska, fit la traite de la pelletterie pendant de longues années.

Le gouvernement canadien a réservé aux Montagnais, à l'extrémité de la Pointe-Bleue, près de 3000 acres de terre, dont une bonne partie est mise en culture par nos bons sauvages, sous la direction intel-

ligente de M. Euger Otisse, agent du gouvernement. La chapelle du poste Métabetchouan qui a été transportée à cet endroit, choisi comme nouveau siège de la mission, se dessine gracieusement sur la lisière de la forêt, au regard satisfait de ces premiers possesseurs du sol. Le Rév. Père Durocher, le vrai type du missionnaire, visite cette mission tous les ans, et c'est toujours avec de grandes démonstrations de joie que les sauvages le reçoivent. Ne le regardent-ils pas, en effet, comme leur père, leur protecteur dévoué ?

Mme Otisse fait l'éducation des petits sauvages, espoir de la tribu. En ceci, la dame de monsieur l'agent du gouvernement joint au mérite de développer l'intelligence de ces jeunes enfants de la forêt, celui d'être la première à s'occuper ici de cette charitable besogne.

De quarante à cinquante familles montagnaises visitent ce poste, sans compter quelques petits groupes d'Abénaquis, d'Algonquins, Montachins et quelques métis. M. Siméon Ross, qui représente la compagnie de la Baie-d'Hudson à ce poste, a une réputation de médecin No. 1, vingt milles à la ronde.

Nous devons à l'obligeance de M. P. H. Dumais, arpenteur, les jolis croquis que nous reproduisons.

**Sans épouse, sans mère.**—C'est la première nuit qu'il passe seul—seul avec ses deux enfants, près du cercueil de sa femme chérie. Il contemple avec douleur le chérubin qu'il berce. Ce petit enfant ne connaît pas la perte qu'il a faite. Même sa sœur aînée, qui s'appuie près de son père, quoiqu'elle fait le sentiment d'un malheur qui est arrivé, d'un vide qui s'est produit, de l'absence d'une voix chérie, ne peut encore goûter toute l'amertume de l'avenir que la mort lui a préparé. Mais le père, mais l'époux, il voit se dérouler devant lui, dans l'ombre de la nuit, ce triste panorama d'une maison sans maîtresse, de ses enfants sans mère, de son foyer désolé, de ses veillées solitaires. L'amour de ses enfants le consolera cependant, lui ; mais qui pourra jamais remplacer auprès de ces êtres chéris la douce créature qu'ils appelaient : Maman ! et qui, par ses soins tendres et constants, protégeait, éclairait, dorait, pour ainsi dire, des reflets de son amour maternel ces jeunes rejetons, privés désormais de ce soleil bienfaisant. Le rouet ne chantera plus son gai refrain. La poussière déposera un voile de deuil sur le buffet. Demain, on enlèvera la précieuse dépouille. Il ne restera que le souvenir. Pauvre père ! Pauvres enfants !

G.-E. D.

**Arrivée à Philadelphie des premiers morceaux de la statue colossale de la Liberté.**—Nous avons déjà donné une description de ce monument gigantesque, que les Français doivent faire ériger dans la baie de New-York, en souvenir du Centenaire. On peut juger, par la dimension de la main que l'on a expédiée à Philadelphie, des proportions de cette statue. Le pouce est gros et grand comme un homme. L'aspect de cette statue-lucifère sera très-imposant.

G.-E. D.

## LÉGISLATURE PROVINCIALE

Voici le texte du discours du Trône prononcé par l'administrateur du gouvernement, l'hon. juge-en-chef Dorion :

Honorables MM. du Conseil Législatif,  
MM. de l'Assemblée Législative,

En vous souhaitant la bienvenue à l'ouverture de cette seconde session du troisième Parlement de Québec, je suis heureux de pouvoir compter sur votre expérience et sur vos lumières dans l'examen des mesures qui vous seront proposées. Je regrette que la santé de Son Excellence le lieutenant-gouverneur l'ait obligé de demander un congé temporaire, mais j'espère qu'il pourra bientôt reprendre les fonctions de sa charge.

Nous apprendrez avec plaisir que l'emprunt autorisé durant la dernière session a été placé avantageusement, et que le crédit de la province de Québec occupe un rang honorable sur le marché anglais.

Un projet de loi pour mieux organiser le service public et le rendre plus efficace, vous sera proposé. La crise financière, qui se fait sentir

partout, a été et est encore une cause de grand embarras pour les compagnies de chemins de fer, qui, avec une énergie digne de louange, ont déjà fait de grands travaux, mais se trouvent arrêtées par les difficultés du marché monétaire.

C'est l'intention de mon gouvernement de leur venir en aide par une mesure qui rencontrera, je l'espère, votre approbation.

Messieurs de l'Assemblée Législative :

Les comptes publics seront soumis à votre examen, et les subsides nécessaires vous seront demandés pour les diverses branches du service public.

Honorables Messieurs et Messieurs :

Des rapports qui seront mis devant vous sur la colonisation et le rapatriement, démontrent que le pays continue à faire des progrès satisfaisants pour ceux qui aiment notre belle province de Québec.

Je suis convaincu que vous mettez à l'accomplissement de vos devoirs, le zèle, la sagesse et le dévouement à notre Gracieuse Souveraine la Reine, qui vous ont toujours distingués. Je prie la divine Providence de bénir vos travaux et de couronner de succès vos entreprises.

La réponse à ce discours fut proposée par M. Dupont, député de Bagot, et secondée par M. Kennedy, député de Mégantic. Chacun de ces messieurs fit à l'appui de la motion les remarques de circonstance. M. Joly, sans offrir d'objection à ce que la motion fut adoptée, fit remarquer les lacunes qu'il observait dans le programme du gouvernement, insistant surtout sur l'éducation primaire. L'hon. M. Angers répondit avec bonheur au chef de l'opposition.

A la séance du 14, M. Angers donne les explications voulues relatives aux changements dans le ministère.

J'ai l'honneur d'informer la Chambre, dit-il, que depuis la dernière session, les hon. MM. Lemaire, Robertson et Malhiot ont envoyé leur démission et que les hon. MM. Ross et Baker ont été appelés dans le cabinet. L'hon. M. Ross a pris le portefeuille de président du conseil ; l'hon. M. Chapleau, celui de secrétaire provincial ; l'hon. M. Baker, celui de solliciteur-général. Le premier ministre a succédé à l'hon. M. Garneau comme ministre des travaux publics, et ce dernier a accepté le poste de commissaire des terres de la couronne. Moi-même j'ai été nommé procureur-général. Je dois ajouter qu'avant ces changements, de même qu'au moment où ils se sont produits, il n'y avait pas la moindre divergence d'opinion entre les nouveaux ministres et le gouvernement.

Le 15, sur interpellation de M. Taillon, le procureur-général reconnaît que la gare du chemin de fer Montréal, Ottawa et Occidental doit être, d'après les contrats, dans la ville de Montréal.

M. Mathieu présente un bill pour amender le code de procédure civile du Bas-Canada. Il explique qu'à la dernière session il avait proposé la formation d'un comité pour aviser aux amendements qu'il était à propos d'introduire dans le code de procédure civile. Ce comité, qui était composé de tous les avocats siégeant dans cette chambre, a écrit aux juges et aux principaux avocats pour avoir leur opinion, et les dispositions du bill présenté sont basées sur les recommandations qui ont été reçues. Le bill demande que la Cour Supérieure siège en permanence à part le temps de la vacance, avec la facilité de s'ajourner lorsqu'il n'y aurait pas de causes, ou lorsque le juge serait obligé de s'absenter ; que le juge demeurant dans chaque district où il n'y a qu'un seul juge fasse les enquêtes, décide les questions de droit, objections etc., etc. ; mais les causes ne seraient jugées au mérite que par trois juges. La Cour d'Appel siégera aussi en permanence soit à Montréal, soit à Québec. De plus, que les délais pour l'appel des absents soient diminués ainsi que ceux des ventes par le shérif. Il explique que les voies de communication étant devenues beaucoup plus faciles, d'aussi longs délais n'avaient plus raison d'être.

L'hon. député de Richelieu espère que le gouvernement voudra bien prendre son bill sous sa protection.

Le procureur-général et M. Loranger font quelques observations sur la mesure proposée.

M. Taillon dit qu'il serait à propos de considérer en même temps le bill du gouvernement sur ce sujet, le bill de l'hon. député de Richelieu et celui que se propose de présenter l'hon. député d'Yamaska sur les ventes d'immeubles par le shérif.

La séance du 17 n'a présenté aucun incident remarquable. M. Wurtele introduit les bills suivants :

Un acte pour assurer la publicité des saisies.

Un acte pour amender les articles 648, 649 et 650 du code de procédure civile concernant les avis des ventes faites par le shérif, en pourvoyant à ce qu'avis de ces ventes soit donné aux créanciers hypothécaires.

L'hon. M. Garneau introduit un bill pour amender les lois de la chasse.

Il explique que cette mesure a seulement pour but de faire subir quelques amendements de peu d'importance à la loi actuellement en vigueur.

M. Wurtele introduit un bill pour consolider et amender la loi pour assurer aux veuves et aux orphelins les bénéfices de l'assurance sur la vie de leur mari et de leurs parents.

## RESTEZ AU CANADA

Sous ce titre : "De grâce, restez au Canada !" on lit ce qui suit dans le *Travnil*.

leur de Worcester, Mass., en date du 16 novembre :

Nous voyons avec un pénible sentiment de regret le courant d'émigration qui existe, depuis un mois, de la province de Québec aux États-Unis. Il n'a aucune raison d'être.

Les manufactures fonctionnent à demi, les ouvriers sans ouvrage sont groupés autour des fabriques, les prix sont excessivement réduits et on veut encore les réduire, et c'est sous de tels auspices que des centaines de familles nous arrivent du Canada.

Elles viennent faire baisser les gages, elles viennent faire augmenter les loyers, elles viennent faire une malheureuse concurrence à des compatriotes sans ouvrage depuis un an à peu près.

La gêne, la misère résulteront d'une telle agglomération d'ouvriers.

Nous avons jeté le cri d'alarme, il y a quinze jours. Nos confrères de la Province de Québec ont presque tous reproduit notre article. Aujourd'hui, c'est au clergé, aux hommes de profession que nous nous adressons. Leur patriotisme doit s'émouvoir à la vue de cette folie des cultivateurs qui émigrent. Et pourquoi ? Parce qu'un agent trop zélé d'une compagnie de chemin de fer a fait croire qu'il y avait de l'ouvrage aux États-Unis. Oui, félicitons du mépris de l'opinion populaire une telle conduite. Si les manufactures de Baltie avaient besoin d'ouvriers, il était facile d'en recruter dans les environs, car ils sont nombreux les tisserands sans ouvrage. Mais non, il y a quelques sous à faire pour une ligne de chemin de fer, de suite on se précipite sur les campagnes canadiennes, on fait vendre à la hâte des animaux, des meubles à vil prix et on envoie ces dupes d'une cupidité honteuse dans les manufactures américaines, où tout est loin d'être rose. Et l'on voudrait que nous nous taisions à la vue de tels actes ! Non, non. Le clergé canadien, les hommes de profession, les commerçants devraient mettre nos populations en garde contre les menées honteuses de certains agents de chemin de fer.

## MÉMORIAL NECROLOGIQUE

L'hon. M. Fraser de Berri est mort mercredi soir, le 15 courant, à sept heures, à sa résidence de Saint-Maré. Quoique malade depuis longtemps, il avait tenu à se rendre à son poste au Conseil Législatif lors de l'ouverture de la session. Mais les fatigues du voyage empirèrent son état. Mardi, il laissait la capitale pour retourner à Saint-Maré, où il s'est éteint quelques heures après son arrivée. La mort de cet homme de bien excitera de vifs regrets chez ceux qui l'ont connu, et qui ont été en mesure d'apprécier ses qualités de cœur et d'esprit.

L'hon. Fraser de Berry était né en 1816, et avait par suite 60 ans. Il était fils de Simon Fraser, colonel d'un régiment écossais, le 42ème fusiliers, qui était surnommé le *Black Watch* (la garde noire). Il représentait depuis 1867 la division de Rougemont dans le Conseil Législatif de Québec. En 1862, lorsque le Conseil Législatif fut déclaré électif, il fut défait dans la même division par M. Kierzkowski.

L'hon. Fraser de Berri était un des amis et partisans de Sir Georges E. Cartier. Malgré ses allures un peu excentriques, c'était un homme de talent et d'énergie, ne redoutant pas le travail, et, en outre, le type du parfait gentilhomme.

La mort de l'hon. Fraser de Berri a causé un pénible émoi dans la capitale, et surtout parmi les membres du Conseil Législatif. Ce n'est que lundi avant-dernier qu'il demandait un congé d'absence à cause de sa maladie, et prononçait un discours qui attendrit aux larmes tous ceux qui l'entendirent. A la fin de son discours d'adieu, tous les Conseillers allèrent lui presser la main. Si le parlement n'était pas en session, un grand nombre de députés auraient assisté à ses funérailles.

Un autre membre du Conseil Législatif, l'hon. M. Louis Richard, est mort la semaine dernière. Nous aurons occasion de donner prochainement son portrait accompagné d'une esquisse biographique.

L'hon. John Hillyard Cameron, député aux Communes pour le comté de Cardwell, Ontario, est décédé à Toronto, mardi, le 14 courant, à trois heures et demie de l'après-midi. M. Cameron était un des membres les plus distingués du parti conservateur d'Ontario. Il était né en 1817. Il fut reçu avocat en 1838, et atteignit la plus haute réputation au Barreau. De 1846 à 1851, il représenta le comté de Cornwall dans le parlement du Canada ; depuis, il fut élu pour Toronto, Peel et Cardwell.

## NOUVELLES GÉNÉRALES

Londres, 12.—Le Czar a fait un discours hier, à Moscou. Voici ce qu'il a dit : "La situation politique est mieux définie que jamais. La Turquie a cédé à mes demandes d'armistice. Dans la lutte, les Monténégrins se sont montres des héros. Je ne peux pas en dire autant des Serbes, qui, malgré l'aide de nos volontaires, se sont fait massacrer. Mais notre objet et mon désir doivent être d'arrêter l'effusion du sang chrétien. Dans quelques jours, des négociations seront ouvertes à ce sujet, et si je ne puis pas obtenir ce que je demande, j'agirai alors indépendamment dans le même but. Que Dieu nous protège !"

Londres, 13. Une dépêche de Calcutta au *Times* dit qu'on rapporte que 20,000 personnes ont péri dans le cyclone du 31 octobre et quelques estimés portent la perte de vie à 40,000 personnes.

Dans la ville de Burrishal, capitale de Backergunje, 30,000 maisons ont été nivelées jusqu'à terre. Des lettres des survivants rapportent qu'une vague énorme, haute de 9 pieds, a submergé la grande île de Dakben. Tout l'est du Bengale paraît avoir souffert du cyclone et Calcutta a échappé à peine. La famine règne dans les parties avoisinant Bombay.

Vienne, 15.—Toutes les puissances ont donné leur adhésion à la proposition d'une conférence préliminaire, et les préparatifs pour la guerre n'en continuent pas moins.

Londres, 15.—On dit qu'une alliance austro-britannique vient d'être effectuée.

Vienne, 15.—La *Correspondance Politique* publie une lettre de son correspondant à St. Pétersbourg qui donne un sommaire des réformes que la Russie se propose de demander à la Porte.

Ces réformes sont les suivantes : 1o. le désarmement de toute la population de la Bosnie, de l'Herzégovine et de la Bulgarie, sans distinction de croyances ; 2o. l'abolition des troupes irrégulières ; 3o. le transfert à l'Asie de tous les Circassiens établis en Europe ; 4o. la langue du pays devant être introduite dans les bureaux publics et dans les tribunaux ; 5o. un chrétien natif de ces provinces devra être nommé gouverneur par la Porte dans chacune de ces contrées. On nommera une commission permanente composée des consuls des grandes puissances pour surveiller l'exécution de ces conditions.

Malbaie, 15.—Son Honneur le Juge Routhier a rendu, ce matin, sa décision dans la contestation de l'élection de Charlevoix. L'élection de l'hon. M. Langevin est confirmée.

Londres, 16.—La Porte, en vue d'une campagne d'hiver, a concentré 40,000 hommes dans le Monténégro et l'Herzégovine, 40,000 sur les frontières de la Grèce, et 80,000 sur les frontières de la Serbie. Tous les corps du génie sont mis sur le pied de guerre.

Berlin, 16.—Tout le contingent polonais de l'armée russe a été mobilisé et réparti sur divers points. Dans les principales villes de la Pologne, il ne reste que des garnisons russes.

Vienne, 16.—Les officiers russes qui se trouvent à Belgrade ont reçu ordre d'y rester.

Londres, 16.—Tous les soldats en congé en Irlande ont été rappelés.

New-York, 16.—La partie de billard entre Albert Garnier et Joseph Dion, pour \$1000 et une médaille commémorative, a été gagnée par Dion.

Philadelphie, 16.—Le relevé officiel des admissions à l'Exposition du Centenaire donne les chiffres suivants : Depuis le mois de mai jusqu'au 10 novembre, 3,004,247 admissions sur paiement du prix d'entrée ; admissions gratuites, 1,906,692 ; recettes totales, \$3,813,724.

Richmond, 16.—Toute la partie commerciale de la ville a été détruite par le feu, hier soir, y compris la gare et les bureaux du télégraphe. L'incendie est, suppose-t-on, l'œuvre d'un incendiaire.

Ottawa, 16.—Le maire et le président de la commission de l'aqueduc ont eu, ce matin, avec le premier ministre, une entrevue dans laquelle la question de l'approvisionnement d'eau pour les édifices publics a été réglée. M. Mackenzie a accordé environ \$7,000 par année à la commission.

Il y a eu hier une réunion du Conseil Privé dans laquelle on a discuté la question de l'invasion fennienne. Il paraît que le département de la milice a reçu ordre de se préparer à toute éventualité.

New-York, 17.—Charles H. Hatch, avocat, a été arrêté sous la prévention d'avoir détourné des fonds au montant de \$30,000.

—Il était rumeur, hier, que des ordres avaient été reçus de Washington pour mettre la flotte de Brooklyn sur un pied de guerre.

Ces rumeurs prennent de la consistance par le fait qu'il régnait une grande activité dans les docks.

Londres, 17.—Il régnait une grande activité dans l'arsenal de Woolwich. Le gouvernement a donné ordre de faire fabriquer par semaine deux millions de cartouches à balles pour les carabines. On ne préparait d'ordinaire que 500,000 cartouches par six jours.

Londres, 17.—Le *Times* est d'avis que l'Angleterre doit coopérer avec la Russie pour obliger la Porte à donner des réformes satisfaisantes aux provinces insurgées. Dans un article véhément il cite l'intervention dans les affaires de Syrie en 1870, et l'occupation du Liban par l'armée française, approuvées par les puissances, pour prouver que l'intervention militaire dans la Bulgarie aurait un précédent absolument semblable, et que la Porte, ayant déjà cédé à la pression européenne sur ses affaires intérieures, elle céderait de nouveau dans le cas analogue qui se présentait.

—Les organes du parti libéral s'opposent fortement à toute action hostile à la Russie.

—Le marquis de Bassano a été nommé président de la Société Française de Bienveillance de Montréal, pour venir en aide aux Français qui se trouveront dans la détresse durant l'hiver prochain.

—Il y a quarante ans, le thé n'était pas cultivé aux Indes. Aujourd'hui, 2,000 arpents y sont plantés de cet arbrisseau. Le rendement de l'année dernière a été de plus de 18,000,000 lbs. d'une valeur de \$10,000,000.



GRAVURES QUI ACCOMPAGNENT LE TEXTE DES "AVENTURES DU CAPITAINE HATTERAS"

**AVENTURES  
DU  
CAPITAINE HATTERAS**

PAR JULES VERNE

SECONDE PARTIE

**LE DÉSERT DE GLACE**

CHAPITRE XIII.—LA MINE

La nuit arriva, et la lampe du salon commençait déjà à pâlir dans cette atmosphère pauvre d'oxygène.  
A huit heures, on fit les derniers préparatifs. Les fusils furent chargés avec soin, et l'on pratiqua une ouverture dans la voûte de la snow-house.  
Ce travail durait déjà depuis quelques minutes, et Bell s'en tirait adroitement, quand Johnson, quittant la chambre à coucher, dans laquelle il se tenait en observation, revint rapidement vers ses compagnons.  
Il semblait inquiet.  
"Qu'avez-vous ? lui demanda le capitaine.  
—Ce que j'ai ? rien ! répondit le vieux marin en hésitant, et pourtant..."

—Mais qu'y a-t-il ! dit Altamont.  
—Silence ! n'entendez-vous pas un bruit singulier ?  
—De quel côté ?  
—Là ! il se passe quelque chose dans la muraille de la chambre !"  
Bell suspendit son travail ; chacun écouta.  
Un bruit éloigné se laissait percevoir, qui semblait produit dans le mur latéral ; on faisait évidemment une trouée dans la glace.  
"On gratte ! fit Johnson.  
—Ce n'est pas douteux, répondit Altamont.  
—Les ours ? dit Bell.  
—Oui ! les ours, dit Altamont.  
—Ils ont changé de tactique, reprit le vieux marin ; ils ont renoncé à nous étouffer !  
—Ou ils nous croient étouffés ! reprit l'Américain, que la colère gagnait très-sérieusement.  
—Nous allons être attaqués, fit Bell.  
—En bien ! répondit Hatteras, nous lutterons corps à corps.  
—Mille diables ! s'écria Altamont, j'aime mieux cela ! j'en ai assez pour mon compte, de ces ennemis invisibles ! on se verra et on se battra !  
—Oui, répondit Johnson, mais pas à coups de fusil ; c'est impossible dans un espace aussi étroit.  
—Soit ! à la hache ! au couteau !"  
Le bruit augmentait ; on entendait distincte-

ment l'éraillure des griffes ; les ours avaient attaqué la muraille à l'angle même où elle rejoignait le talus de neige adossé au rocher.  
—L'animal qui creuse dit Johnson, n'est pas maintenant à six pieds de nous.  
—Vous avez raison, Johnson, répondit l'Américain ; mais nous avons le temps de nous préparer à le recevoir !"  
L'Américain prit sa hache d'une main, son couteau de l'autre ; arc-bouté sur son pied droit, le corps rejeté en arrière, il se tint en posture d'attaque. Hatteras et Bell l'imitèrent. Johnson prépara son fusil pour le cas où l'usage d'une arme à feu serait nécessaire.  
Le bruit devenait de plus en plus fort ; la glace arrachée craquait sous la violente incision de griffes d'acier.  
Enfin une croûte mince sépara seulement l'assaillant de ses adversaires ; soudain, cette croûte se fendit comme le cerceau tendu de papier sous l'effort du clown, et un corps noir, énorme, apparut dans la demi-obscurité de la chambre.  
Altamont ramena rapidement sa main armée pour frapper.  
"Arrêtez ! par le ciel ! dit une voix bien connue.  
—Le docteur ! le docteur ! s'écria Johnson.  
C'était le docteur, en effet, qui, emporté par sa masse, vint rouler au milieu de la chambre.

"Bonjour, mes braves amis," dit-il en se relevant lestement.  
Ses compagnons demeurèrent stupéfaits ; mais à la stupeur succéda la joie ; chacun voulut serrer le digne homme dans ses bras ; Hatteras, très-ému, le retint longtemps sur sa poitrine. Le docteur lui répondit par une chaleureuse poignée de main.  
"Comment, vous, monsieur Clawbenny ! dit le maître d'équipage.  
—Moi, mon vieux Johnson, et j'étais plus inquiet de votre sort que vous n'avez pu l'être du mien.  
—Mais comment avez-vous su que nous étions assaillis par une bande d'ours ? demanda Altamont ; notre plus vive crainte était de vous voir revenir tranquillement au Fort-Providence, sans vous douter du danger.  
—Oh ! j'avais tout vu, répondit le docteur ; vos coups de fusil m'ont donné l'éveil ; je me trouvais en ce moment près des débris du *Porpoise* ; j'ai gravi un hummock ; j'ai aperçu les cinq ours qui vous poursuivaient de près ; ah ! quelle peur j'ai ressentie pour vous ! Mais enfin votre dégringolade du haut de la colline et l'hésitation des animaux m'ont rassuré momentanément ; j'ai compris que vous aviez eu le temps de vous barricader dans la maison. Alors, peu à peu, je me suis approché, tantôt rampant, tantôt me glissant entre les glaçons ; je suis

arrivé près du fort, et j'ai vu ces énormes bêtes au travail, comme de gros castors ; ils battaient la neige, ils amoncelaient les blocs, en un mot, ils vous murait tout vivants. Il est heureux que l'idée ne leur soit pas venue de précipiter des blocs de glace du sommet du cône, car vous auriez été écrasés sans merci.

—Mais, dit Bell, vous n'étiez pas en sûreté, monsieur Clawbonny ; ne pouvaient-ils abandonner la place et revenir vers vous ?

—Ils n'y pensaient guère ; les chiens groenlandais, lâchés par Johnson, sont venus plusieurs fois rôder à petite distance, et ils n'ont pas songé à leur donner la chasse ; non, ils se crovaient sûrs d'un gibier plus savoureux.

—Grand merci du compliment, dit Altamont en riant.

—Oh ! il n'y a pas de quoi être fier. Quand j'ai compris la tactique des ours, j'ai résolu de vous rejoindre. Il fallait attendre la nuit, par prudence ; aussi, dès les premières ombres du crépuscule, je me suis glissé sans bruit vers le talus, du côté de la poudrière. J'avais mon idée en choisissant ce point ; je voulais percer une galerie. Je me suis donc mis au travail ; j'ai attaqué la glace avec mon couteau à neige, un fameux outil, ma foi ! Pendant trois heures j'ai pioché, j'ai creusé, j'ai travaillé, et me voilà affamé, éreinté, mais arrivé...

—Pour partager notre sort ? dit Altamont.

—Pour nous sauver tous ; mais donnez-moi un morceau de biscuit et de viande ; je tombe d'inanition.

Bientôt le docteur mordait de ses dents blanches un respectable morceau de bœuf salé. Tout en mangeant, il se montra disposé à répondre aux questions dont on le pressait.

—Nous sauver ! avait repris Bell.

—Sans doute, répondit le docteur, en faisant place à sa réponse par un vigoureux effort des muscles staphylins.

—Au fait, dit Bell, puisque M. Clawbonny est venu, nous pouvons nous en aller par le même chemin.

—Oui-dà, répondit le docteur, et laissez le champ libre à cette engance malfaisante, qui finira par découvrir nos magasins et les piller !

—Il faut demeurer ici ? dit Hatteras.

—Sans doute, répondit le docteur, et nous débarrasser néanmoins de ces animaux.

—Il y a donc moyen ? demanda Bell.

—Un moyen sûr, répondit le docteur.

—Je le disais bien, s'écria Johnson en se frottant les mains ; avec monsieur Clawbonny, jamais rien n'est désespéré ; il a toujours quelque invention dans son sac de savant.

—Oh ! oh ! mon pauvre sac est bien maigre, mais en fouillant bien...

—Docteur, dit Altamont, les ours ne peuvent-ils pénétrer par cette galerie que vous avez creusée ?

—Non, j'ai eu soin de reboucher solidement l'ouverture ; et maintenant nous pouvons aller d'ici à la poudrière sans qu'ils s'en doutent.

—Bon ! nous direz-vous maintenant quel moyen vous comptez employer pour nous débarrasser de ces ridicules visiteurs ?

—Un moyen bien simple, et pour lequel une partie du travail est déjà fait.

—Comment cela ?

—Vous le verrez. Mais j'oublie que je ne suis pas venu seul ici.

—Que voulez-vous dire ? demanda Johnson.

—J'ai là un compagnon à vous présenter.

Et, en parlant de la sorte, le docteur tira de la galerie le corps d'un renard fraîchement tué.

—Un renard ! s'écria Bell.

—Ma chasse de ce matin, répondit modestement le docteur, et vous verrez que jamais renard n'aura été tué plus à propos.

—Mais enfin, quel est votre dessein ? demanda Altamont.

—J'ai la prétention, répondit le docteur, de faire sauter les ours tous ensemble avec cent livres de poudre.

On regarda le docteur avec surprise.

—Mais la poudre ? lui demanda-t-on.

—Elle est au magasin.

—Et le magasin ?

—C'est boyau y conduit. Ce n'est pas sans motif que j'ai creusé une galerie de dix toises de longueur ; j'aurais pu attaquer le parapet plus près de la maison, mais j'avais mon idée.

—Enfin, cette mine, où prétendez-vous l'établir ? demanda l'Américain.

—A la face même de notre talus, c'est-à-dire au point le plus éloigné de la maison, de la poudrière et des magasins.

—Mais comment y attirer les ours tous à la fois ?

—Je m'en charge, répondit le docteur ; assez parlé, agissons. Nous avons cent pieds de galerie à creuser pendant la nuit ; c'est un travail fatigant, mais à cinq, nous nous en tirerons en nous relayant. Bell va commencer, et pendant ce temps nous prendrons quelque repos.

—Parbleu ! s'écria Johnson, plus j'y pense, plus je trouve le moyen de monsieur Clawbonny excellent.

—Il est sûr, répondit le docteur.

—Oh ! du moment que vous le dites, ce sont des ours morts, et je me sens déjà leur fourrure sur les épaules.

—A l'ouvrage donc !

Le docteur s'enfonça dans la galerie sombre et Bell le suivit ; on passait le docteur, ses compagnons étaient assurés de se trouver à l'aise. Les deux mineurs arrivèrent à la poudrière, et débouchèrent au milieu des barils rangés en bon ordre. Le docteur donna à Bell les indications nécessaires ; le charpentier attaqua le mur opposé, sur lequel s'épaulait le talus, et son compagnon revint dans la maison.

Bell travailla pendant une heure, et creusa un boyau long de dix pieds à peu près, dans le

quel on pouvait s'avancer en rampant. Au bout de ce temps, Altamont vint le remplacer, et dans le même temps il fit à peu près le même travail ; la neige, retirée de la galerie, était transportée dans la cuisine, où le docteur la faisait fondre au feu, afin qu'elle tint moins de place.

A l'Américain succéda le capitaine ; puis Johnson. En dix heures, c'est-à-dire vers les huit heures du matin, la galerie était entièrement ouverte.

Aux premières lueurs de l'aurore, le docteur vint considérer les ours par une meurtrière qu'il pratiqua dans le mur du magasin à poudre.

Ces patients animaux n'avaient pas quitté la place. Ils étaient là, allant, venant, grognant, mais, en somme, faisant leur faction avec une persévérance exemplaire ; ils rôdaient autour de la maison, qui disparaissait sous les blocs amoncelés. Mais un moment vint pourtant où ils semblèrent avoir épuisé leur patience, car le docteur les vit tout à coup repousser les glaçons qu'ils avaient entassés.

—Bon ! dit-il au capitaine, qui se trouvait près de lui.

—Que font-ils ? demanda celui-ci.

—Ils m'ont tout l'air de vouloir démolir leur ouvrage et d'arriver jusqu'à nous ! Mais un instant ! ils seront démolis auparavant. En tout cas, pas de temps à perdre.

Le docteur se glissa jusqu'au point où la mine devait être pratiquée ; là, il fit élargir la chambre de toute la largeur et de toute la hauteur du talus ; il ne resta bientôt plus à la partie supérieure qu'une écorce de glace épaisse d'un pied au plus ; il fallut même la soutenir pour qu'elle ne s'effondrât pas.

Un pieu solidement appuyé sur le sol de granit fit l'office de poteau ; le cadavre du renard fut attaché à son sommet, et une longue corde, nouée à sa partie inférieure, se déroula à travers la galerie jusqu'à la poudrière.

Les compagnons du docteur suivaient ses instructions sans trop les comprendre.

—Voici l'appât, dit-il, en leur montrant le renard.

Au pied du poteau, il fit rouler un tonnelet pouvant contenir cent livres de poudre.

—Et voici la mine, ajouta-t-il.

—Mais, demanda Hatteras, ne nous ferons-nous pas sauter eu même temps que les ours ?

—Non ! nous sommes suffisamment éloignés du théâtre de l'explosion ; d'ailleurs, notre maison est solide ; si elle se disjoint un peu, nous en serons quittes pour la refaire.

—Bien, répondit Altamont ; mais maintenant comment prétendez-vous opérer ?

—Voici : en halant cette corde, nous abattons le pieu qui soutient la croûte de la glace au-dessus de la mine ; le cadavre du renard apparaîtra subitement hors du talus, et vous admettez sans peine que des animaux affamés par un long jeûne n'hésiteront pas à se précipiter sur cette proie inattendue.

—D'accord.

—Eh bien, à ce moment, je mets le feu à la mine, et je fais sauter d'un seul coup les convives et le repas.

—Bien ! bien ! s'écria Johnson, qui suivait l'entretien avec un vif intérêt.

Hatteras, ayant confiance absolue dans son ami, ne demandait aucune explication. Il attendait. Mais Altamont voulait savoir jusqu'au bout.

—Docteur, dit-il, comment calculerez-vous la durée de votre mèche avec une précision telle, que l'explosion se fasse au moment opportun ?

—C'est bien simple, répondit le docteur, je ne calculerai rien.

—Vous avez donc une mèche de cent pieds de longueur.

—Non.

—Vous ferez donc simplement une trainée de poudre ?

—Point ! cela pourrait rater.

—Il faudra donc que quelqu'un se dévoue et aille mettre le feu à la mine ?

—S'il faut un homme de bonne volonté, dit Johnson avec empressement, je m'offre volontiers.

—Inutile, mon digne ami, répondit le docteur en tendant la main au vieux maître d'équipage, nos cinq existences sont précieuses, et elles seront épargnées, Dieu merci.

—Alors, fit l'Américain, je renonce à deviner.

—Voyons, répondit le docteur en souriant, si l'on ne se tirait pas d'affaire dans cette circonstance, à quoi servirait d'avoir appris la physique ?

—Ah ! fit Johnson rayonnant, la physique !

—Oui ! N'avons-nous pas ici une pile électrique et des fils d'une longueur suffisante, ceux-là mêmes qui servaient à notre phare ?

—Eh bien !

—Eh bien, nous mettrons le feu à la mine quand cela nous plaira, instantanément et sans danger.

—Hurrah ! s'écria Johnson.

—Hurrah ! répétèrent ses compagnons, sans se soucier d'être ou non entendus de leurs ennemis.

Aussitôt, les fils électriques furent déroulés dans la galerie depuis la maison jusqu'à la chambre de la mine. Une de leurs extrémités demeura enroulée à la pile, et l'autre plongea au centre du tonnelet, les deux bouts restant placés à une petite distance l'un de l'autre.

A neuf heures du matin, tout fut terminé. Il était temps ; les ours se livraient avec furie à leur rage de démolition.

Le docteur jugea le moment arrivé. Johnson fut placé dans le magasin à poudre, et chargé de tirer sur la corde rattachée au poteau. Il prit place à son poste.

—Maintenant, dit le docteur à ses compagnons, préparez vos armes, pour le cas où les assiégeants ne seraient pas tués du premier coup, et rangez-vous auprès de Johnson ; aussitôt après l'explosion, faites irruption au dehors.

—Convenu, répondit l'Américain.

—Et maintenant, nous avons fait tout ce que des hommes peuvent faire ! nous nous sommes aidés ! que le ciel nous aide !

Hatteras, Altamont et Bell se rendirent à la poudrière. Le docteur resta seul près de la pile.

Bientôt, il entendit la voix éloignée de Johnson qui criait :

—Attention !

—Tout va bien, répondit-il.

Johnson tira vigoureusement la corde ; elle vint à lui, entraînant le pieu ; puis il se précipita à la meurtrière et regarda.

La surface du talus s'était affaissée. Le corps du renard apparaissait au-dessus des débris de glace. Les ours, surpris d'abord, ne tardèrent pas à se précipiter en groupe serré sur cette proie nouvelle.

—Feu ! cria Johnson.

Le docteur établit aussitôt le courant électrique entre ses fils ; une explosion formidable eut lieu ; la maison oscilla comme dans un tremblement de terre ; les murs se fendirent. Hatteras, Altamont et Bell se précipitèrent hors du magasin à poudre, prêts à faire feu.

Mais leurs armes furent inutiles ; quatre ours sur cinq, englobés dans l'explosion, retombèrent çà et là en morceaux, méconnaissables, mutilés, carbonisés, tandis que le dernier, à demi rôti, s'enfuyait à toutes jambes.

—Hurrah ! hurrah ! hurrah ! s'écrièrent les compagnons de Clawbonny, pendant que celui-ci se précipitait en souriant dans leurs bras.

CHAPITRE XIV. — LE PRINTEMPS POLAIRE

Les prisonniers étaient délivrés ; leur joie se manifesta par de chaudes démonstrations et de vifs remerciements au docteur. Le vieux Johnson regretta bien un peu les peaux d'ours, brûlées et hors de service ; mais ce regret n'influa pas sensiblement sur sa belle humeur.

La journée se passa à restaurer la maison de neige, qui s'était fort ressentie de l'explosion. On la débarrassa des blocs entassés par les animaux, et ses murailles furent rejointoyées. Le travail se fit rapidement, à la voix du maître d'équipage, dont les bonnes chansons faisaient plaisir à entendre.

Le lendemain, la température s'améliora singulièrement, et par une brusque saute de vent, le thermomètre remonta à quinze degrés au-dessus de zéro (—9° centigr.). Une différence si considérable fut vivement ressentie par les hommes et les choses. La brise du sud ramenait avec elle les premiers indices du printemps polaire.

Cette chaleur relative persista pendant plusieurs jours ; le thermomètre, à l'abri du vent, marqua même trente et un degrés au-dessus de zéro (—1° centigr.) ; des symptômes de dégel vinrent à se manifester.

La glace commençait à se crevasser ; quelques jaillissements d'eau salée se produisaient çà et là, comme les jets liquides d'un parc anglais ; quelques jours plus tard, la pluie tomba en grande abondance.

Une vapeur intense s'élevait des neiges ; c'était de bon augure, et la fonte de ces masses immenses paraissait prochaine. Le disque pâle du soleil tendait à se colorer davantage, et traçait des spirales plus allongées au-dessus de l'horizon ; la nuit durait trois heures à peine.

Autre symptôme non moins significatif, quelques ptarmigans, les oies boréales, les pluviers, les gelinottes, revenaient par bandes ; l'air s'emplissait peu à peu de ces cris assourdissants dont les navigateurs du printemps dernier se souvenaient encore. Des lièvres, que l'on chassa avec succès, firent leur apparition sur les rivages de la baie, ainsi que la souris arctique, dont les petits terriers formaient un système d'alvéoles régulières.

Le docteur fit remarquer à ses compagnons que presque tous ces animaux commençaient à perdre le poil ou la plume blanche de l'hiver pour revêtir leur parure d'été ; ils se « printanisaient » à vue d'œil, tandis que la nature laissait poindre leur nourriture sous forme de mousses, de pavots, de saxifrages et de gazon nain. On sentait toute une nouvelle existence percer sous les neiges décomposées.

Mais avec les animaux inoffensifs revinrent leurs ennemis affamés ; les renards et les loups arrivèrent en quête de leur proie ; des hurlements lugubres retentirent pendant la courte obscurité des nuits.

Le loup de ces contrées est très-proche parent du chien ; comme lui, il aboie, et souvent de façon à tromper les oreilles les plus exercées, celles de la race canine, par exemple ; on dit même que ces animaux emploient cette ruse pour attirer les chiens et les dévorer. Ce fait fut observé sur les terres de la baie d'Hudson, et le docteur put le constater à la Nouvelle-Amérique ; Johnson eut soin de ne pas laisser courir ses chiens d'attelage, qui auraient pu se laisser prendre à ce piège.

Quant à Duk, il en avait vu bien d'autres, et il était trop fin pour aller se jeter dans la gueule du loup.

On chassa beaucoup pendant une quinzaine de jours ; les provisions de viandes fraîches furent abondantes ; on tua des perdrix, de ptarmigans et des ortolans de neige, qui offraient une alimentation délicieuse. Les chasseurs ne s'éloignèrent pas du Fort-Providence. On peut

dire que le menu gibier venait de lui-même au-devant du coup de fusil ; il aimait singulièrement par sa présence ces plages silencieuses, et la baie Victoria prenait un aspect inaccoutumé qui réjouissait les yeux.

Les quinze jours qui suivirent la grande affaire des ours furent remplis par ces diverses occupations. Le dégel fit des progrès visibles ; le thermomètre remonta à trente-deux degrés au-dessus de zéro (0 centigr.) ; les torrents commencèrent à mugir dans les ravines, et des milliers de cataractes s'improvisèrent sur le penchant des coteaux.

Le docteur, après avoir déblayé une acre de terrain, y sema des graines de cresson, d'oseille et de cochléaria, dont l'influence antiscorbutique est excellente ; il voyait déjà sortir de terre de petites feuilles verdoyantes, quand tout d'un coup, et avec une inconcevable rapidité, le froid reparut en maître dans son empire.

En une seule nuit, et par une violente brise du nord, le thermomètre reperdit près de quarante degrés ; il retomba à huit degrés au-dessus de zéro (—22 centigr.). Tout fut gelé : oiseaux, quadrupèdes, amphibiens disparurent comme par enchantement ; les trous à phoques se refermèrent, les crevasses disparurent, la glace reprit sa dureté de granit, et les cascades, saisies dans leur chute, se figèrent en longs pendentifs de cristal.

Ce fut un véritable changement à vue ; il se produisit dans la nuit du 11 au 12 mai. Et quand Bell mit le nez au dehors par cette gelée foudroyante, il faillit l'y laisser.

—Oh ! nature boréale, s'écria le docteur, un peu désappointé, voilà bien de tes coups ! Allons ! j'en serai quitte pour recommencer mes semis.

Hatteras prenait la chose moins philosophiquement, tant il avait hâte de reprendre ses recherches. Mais il fallait se résigner.

—En avons-nous pour longtemps de cette température ? demanda Johnson.

—Non, mon ami, non, répondit Clawbonny ; c'est le dernier coup de patte du froid ! vous comprenez bien qu'il est ici chez lui, et on ne peut guère le chasser sans qu'il résiste.

—Il se défend bien, répliqua Bell en se frottant le visage.

—Oui ! mais j'aurais dû m'y attendre, répliqua le docteur, et ne pas sacrifier mes graines comme un ignorant, d'autant plus que je pouvais, à la rigueur, les faire pousser près des fourneaux à la cuisine.

—Comment, dit Altamont, vous deviez prévoir ce changement de température ?

—Sans doute, et sans être sorcier ! Il fallait mettre mes semis sous la protection immédiate de saint Mamert, de saint Pancrace et de saint Servais, dont la fête tombe les 11, 12 et 13 de ce mois.

—Par exemple, docteur, s'écria Altamont, vous allez me dire quelle influence les trois saints en question peuvent avoir sur la température ?

—Une très-grande, si l'on en croit les horticulteurs, qui les appellent « les trois saints de glace ».

—Et pourquoi cela, je vous prie ?

—Parce que généralement il se produit un froid périodique dans le mois de mai, et que ce plus grand abaissement de température a lieu du 11 au 13 de ce mois. C'est un fait, voilà tout.

—Il est curieux, mais l'explique-t-on ? demanda l'Américain.

—Oui, de deux manières : ou par l'interposition d'une plus grande quantité d'astéroïdes (1) à cette époque de l'année entre la terre et le soleil, ou simplement par la dissolution des neiges qui, en fondant, absorbent nécessairement une très-grande quantité de chaleur. Ces deux causes sont plausibles ; faut-il les admettre absolument ? Je l'ignore ; mais si je ne suis pas certain de la valeur de l'explication, j'aurais dû l'être de l'authenticité du fait, ne point l'oublier, et ne pas compromettre mes plantations.

Le docteur disait vrai. Soit par une raison, soit par une autre, le froid fut très-intense pendant le reste du mois de mai ; les chasses durent être interrompues, non pas tant par la rigueur de la température que par l'absence complète du gibier ; heureusement, la réserve de viande fraîche n'était pas encore épuisée, à beaucoup près.

Les hiverniers se trouvèrent donc condamnés à une nouvelle inactivité ; pendant quinze jours, du 11 au 25 mai, leur existence monotone ne fut marquée que par un seul incident, une maladie grave, une angine couenneuse, qui vint frapper le charpentier inopinément ; à ses amygdales fortement tuméfiées et à la fausse membrane qui les tapissait, le docteur ne put se méprendre sur la nature de ce terrible mal ; mais il se trouvait là dans son élément, et la maladie, qui n'avait pas compté sur lui sans doute, fut rapidement détournée. Le traitement suivi par Bell fut très-simple, et la pharmacie n'était pas loin ; le docteur se contenta de mettre quelques petits morceaux de glace dans la bouche du malade ; en quelques heures, la tuméfaction commença à diminuer, et la fausse membrane disparut. Vingt quatre heures plus tard, Bell était sur pied.

Comme on s'émervillait de la médication du docteur :

—C'est ici le pays des angines, répondit-il ; il faut bien que le remède soit auprès du mal.

—Le remède, et surtout le médecin, ajouta Johnson, dans l'esprit duquel le docteur prenait des proportions pyramidales.

(1) Etoile filante, probablement les débris d'une grande planète.

Pendant ces nouveaux loisirs, celui-ci résolut d'avoir avec le capitaine une conversation importante : il s'agissait de faire revenir Hatteras sur cette idée de reprendre la route du nord sans emporter une chaloupe, un canot quelconque, un morceau de bois, enfin de quoi franchir les bras de mer ou les détroits. Le capitaine, si absolu dans ses idées, s'était formellement prononcé contre l'emploi d'une embarcation faite des débris du navire américain.

Le docteur ne savait trop comment entrer en matière, et cependant il importait que ce point fut promptement décidé, car le mois de juin amènerait bientôt l'époque des grandes excursions. Enfin, après avoir longtemps réfléchi, il prit un jour Hatteras à part, et, avec son air de douce bonté, il lui dit :

— Hatteras, me croyez-vous votre ami ?

— Certes, répondit le capitaine avec vivacité, le meilleur, et même le seul.

— Si je vous donne un conseil, reprit le docteur, un conseil que vous ne me demandez pas, le regarderez-vous comme désintéressé ?

— Oui, car je sais que l'intérêt personnel ne vous a jamais guidé ; mais où voulez-vous en venir ?

— Attendez, Hatteras, j'ai encore une demande à vous faire. Me croyez-vous un bon Anglais, comme vous, et ambitieux de gloire pour mon pays ?

Hatteras fixa le docteur d'un œil surpris.

— Oui, répondit-il, en l'interrogeant du regard sur le but de sa demande.

— Vous voulez arriver au pôle nord, reprit le docteur ; je conçois votre ambition, je la partage, mais pour parvenir à ce but, il faut faire le nécessaire.

— Eh bien, jusqu'ici, n'ai-je pas tout sacrifié pour réussir ?

— Non, Hatteras, vous n'avez pas sacrifié vos répulsions personnelles, et en ce moment, je vous vois prêt à refuser les moyens indispensables pour atteindre le pôle.

— Ah ! répondit Hatteras, vous voulez parler de cette chaloupe, de cet homme...

— Voyons, Hatteras, raisonnons sans passion, froidement, et examinons cette question sous toutes ses faces. La côte sur laquelle nous venons d'hiverner peut être interrompue ; rien ne nous prouve qu'elle se prolonge pendant six degrés au nord ; si les renseignements qui vous ont amené jusqu'ici se justifient, nous devons, pendant les mois d'été, trouver une vaste étendue de mer libre. Or, en présence de l'Océan Arctique, dégagé de glace et propice à une navigation facile, comment ferons-nous, si les moyens de le traverser nous manquent ?

Hatteras ne répondit pas.

— Voulez-vous donc vous trouver à quelques milles du pôle nord sans pouvoir y parvenir ?

Hatteras avait laissé retomber sa tête dans ses mains.

— Et maintenant, reprit le docteur, examinons la question à son point de vue moral. Je conçois qu'un Anglais sacrifie sa fortune et son existence pour donner à l'Angleterre une gloire de plus ! Mais parce qu'un canot fait de quelques planches arrachées à un navire américain, à un bâtiment naufragé et sans valeur, aura touché la côte nouvelle ou parcouru l'Océan inconnu, cela pourra-t-il réduire l'honneur de la découverte ? Est-ce que si vous aviez rencontré vous-même, sur cette plage, la coque d'un navire abandonné, vous auriez hésité à vous en servir ? N'est-ce pas au chef seul de l'expédition qu'appartient le bénéfice de la réussite ? Et je vous demande si cette chaloupe, construite par quatre Anglais, montée par quatre Anglais, ne sera pas anglaise depuis la quille jusqu'au plat-bord ?

Hatteras se taisait encore.

— Non, fit Clawbonny, parlons franchement, ce n'est pas la chaloupe qui vous tient au cœur, c'est l'homme.

— Oui, docteur, oui, répondit le capitaine, cet Américain, je le hais de toute une haine anglaise, cet homme que la fatalité a jeté sur mon chemin...

— Pour vous sauver !

— Pour me perdre ! Il me semble qu'il me nargue, qu'il parle en maître ici, qu'il s'imagine tenir ma destinée entre ses mains et qu'il a deviné mes projets. Ne s'est-il pas dévoilé tout entier, quand il s'est agi de nommer ces terres nouvelles ? A-t-il jamais avancé ce qu'il était venu faire sous ces latitudes ? Vous ne m'ôtez pas de l'esprit une idée qui me tue ; c'est que cet homme est le chef d'une expédition de découverte envoyée par le gouvernement de l'Union.

— Et quand cela serait, Hatteras, qui prouve que cette expédition cherchait à gagner le pôle ? L'Amérique ne peut-elle pas tenter, comme l'Angleterre, le passage du nord-ouest ? En tout cas, Altamont ignore absolument vos projets, car ni Johnson, ni Bell, ni vous, ni moi, nous n'en avons dit un seul mot devant lui.

— Eh bien, qu'il les ignore toujours !

— Il finira nécessairement par les connaître, car nous ne pouvons pas le laisser seul ici ?

— Et pourquoi pas ? demanda le capitaine, avec une certaine violence ; ne peut-il demeurer au Fort-Providence ?

— Il n'y consentirait pas, Hatteras ; et puis, abandonner cet homme que nous ne serions pas certains de retrouver au retour, ce serait plus qu'imprudent, ce serait inhumain ; Altamont viendra, il faut qu'il vienne ! mais comme il est inutile de lui donner maintenant des idées qu'il n'a pas, ne lui disons rien, et construisons une chaloupe destinée en apparence à la reconnaissance de ces nouveaux rivages.

Hatteras ne pouvait se décider à se rendre aux idées de son ami ; celui-ci attendait une réponse, qui ne se faisait pas.

— Et si cet homme refusait de consentir au dépeçage de son navire ? dit enfin le capitaine.

— Dans ce cas, vous auriez le bon droit pour vous ; vous construiriez cette chaloupe malgré lui, et il n'aurait plus rien à prétendre.

— Fasse donc le ciel qu'il refuse ! s'écria Hatteras.

— Avant un refus, répondit le docteur, il faut une demande ; je me charge de la faire.

En effet, le soir même, au souper, Clawbonny amena la conversation sur certains projets d'excursions pendant les mois d'été, destinées à faire la relevé hydrographique des côtes.

— Je pense, Altamont, dit-il, que vous serez des nôtres ?

— Certes, répondit l'Américain, il faut bien savoir jusqu'où s'étend cette terre de la Nouvelle-Amérique.

Hatteras regardait fixement son rival pendant qu'il répondait ainsi.

— Et pour cela, reprit Altamont, il faut faire le meilleur emploi possible des débris du *Porpoise* ; construisons donc une chaloupe solide et qui nous porte loin.

— Vous entendez, Bell, dit vivement le docteur ; dès demain nous nous mettrons à l'ouvrage.

CHAPITRE XV. — LE PASSAGE DU NORD-OUEST

Le lendemain, Bell, Altamont et le docteur se rendirent au *Porpoise* ; le bois ne manquait pas ; l'ancienne chaloupe du trois-mâts, défoncée par le choc des glaçons, pouvait encore fournir les parties principales de la nouvelle. Le charpentier se mit donc immédiatement à l'œuvre ; il fallait une embarcation capable de tenir la mer, et cependant assez légère pour pouvoir être transportée sur le traîneau.

Pendant les derniers jours de mai, la température s'éleva ; le thermomètre remonta au degré de congélation ; le printemps revint pour tout de bon, cette fois, et les hivernés durent quitter leurs vêtements d'hiver. Les pluies étaient fréquentes ; la neige commença bientôt à profiter des moindres déclivités du terrain pour s'en aller en chutes et en cascades.

Hatteras ne put contenir sa satisfaction en voyant les champs de glace donner les premiers signes de dégel. La mer libre, c'était pour lui la liberté.

Si ses devanciers se trouvaient ou non sur cette grande question du bassin polaire, c'est ce qu'il espérait savoir avant peu. De là dépendait tout le succès de son entreprise.

Un soir, après une assez chaude journée, pendant laquelle les symptômes de la décomposition des glaces s'accusaient plus manifestement, il mit la conversation sur ce sujet si intéressant de la mer libre.

Il reprit la série des arguments qui lui étaient familiers, et trouva comme toujours dans le docteur un chaud partisan de sa doctrine. D'ailleurs, ses conclusions ne manquaient pas de justesse.

— Il est évident, dit-il, que si l'Océan se débarrasse de ses glaces devant la baie Victoria, sa partie méridionale sera également libre jusqu'au Nouveau-Cornouailles et jusqu'au canal de la Reine. Penny et Belcher l'ont vu tel, et ils ont certainement bien vu.

— Je le crois comme vous, Hatteras, répondit le docteur, et rien n'autorisait à mettre en doute la bonne foi de ces illustres marins ; on tentait vainement d'expliquer leur découverte par un effet du mirage ; mais ils se montraient trop affirmatifs pour ne pas être certains du fait.

— J'ai toujours pensé de cette façon, dit Altamont, qui prit alors la parole ; le bassin polaire s'étend non-seulement dans l'ouest, mais aussi dans l'est.

— On peut le supposer, en effet, répondit Hatteras,

— On doit le supposer, reprit l'Américain, car cette mer libre, que les capitaines Penny et Belcher ont vue près des côtes de la terre Grinnel, Morton, le lieutenant de Kane, l'a également aperçue dans le détroit qui porte le nom de ce hardi savant !

— Nous ne sommes pas dans la mer de Kane, répondit sèchement Hatteras, et par conséquent nous ne pouvons vérifier le fait.

— Il est supposable, du moins, dit Altamont.

— Certainement, répliqua le docteur, qui voulait éviter une discussion inutile. Ce que pense Altamont doit être la vérité ; à moins de dispositions particulières des terrains environnants, les mêmes effets se produisent sous les mêmes latitudes. Aussi, je crois à la mer libre dans l'est aussi bien que dans l'ouest.

— En tout cas, peu nous importe ! dit Hatteras.

— Je ne dis pas comme vous, Hatteras, reprit l'Américain, que l'indifférence affectée du capitaine commençait à échauffer, cela pourra avoir pour nous une certaine importance !

— Et quand, je vous prie ?

— Quand nous songerons au retour.

— Au retour ! s'écria Hatteras. Et qui y pense ?

— Personne, répondit Altamont, mais enfin nous nous arrêterons quelque part, je suppose.

— Où cela ? fit Hatteras.

Pour la première fois, cette question était directement posée à l'Américain. Le docteur eût donné un de ses bras pour arrêter net la discussion.

Altamont ne répondant pas, le capitaine renouela sa demande.

— Où cela ? fit-il en insistant.

— Où nous allons ! répondit tranquillement l'Américain.

— Et qui le sait ? dit le conciliant docteur.

— Je prétends donc, reprit Altamont, que si

nous voulons profiter du bassin polaire pour revenir, nous pourrions tenter de gagner la mer de Kane ; elle nous mènera plus directement à la mer de Baffin.

— Vous croyez ? fit ironiquement le capitaine.

— Je le crois, comme je crois que si jamais ces mers boréales devenaient praticables, on s'y rendrait par ce chemin qui est plus direct. Oh ! c'est une grande découverte que celle du Dr. Kane !

— Vraiment ! fit Hatteras en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

— Oui, dit le docteur, et on ne peut le nier, et il faut laisser à chacun son mérite.

— Sans compter qu'avant ce célèbre marin, reprit l'Américain obstiné, personne ne s'était avancé aussi profondément dans le nord.

— J'aime à croire, reprit Hatteras, que maintenant les Anglais ont le pas sur lui !

— Et les Américains ! fit Altamont.

— Les Américains ! répondit Hatteras.

— Que suis-je donc ? dit fièrement Altamont.

— Vous êtes, répondit Hatteras, d'une voix à peine contenue, vous êtes un homme qui prétend accorder au hasard et à la science une même part de gloire ! Votre capitaine américain s'est avancé loin dans le nord, mais le hasard seul...

— Le hasard ! s'écria Altamont ; vous osez dire que Kane n'est pas redevable à son énergie et à son savoir de cette grande découverte ?

— Je dis, répliqua Hatteras, que ce nom de Kane n'est pas un nom à prononcer dans un pays illustre par les Parry, les Franklin, les Ross, les Belcher, les Penny, dans ces mers qui ont livré le passage du Nord-Ouest à l'Anglais MacClure...

— MacClure ! riposta vivement l'Américain, vous citez cet homme, et vous vous élevez contre les bénéfices du hasard ? N'est-ce pas le hasard seul qui l'a favorisé ?

— Non, répondit Hatteras en s'animant, non ! C'est son courage, son obstination à passer quatre hivers au milieu des glaces...

— Je le crois bien, répondit l'Américain ; il était pris, il ne pouvait revenir, et il a fini par abandonner son navire l'*Investigator* pour regagner l'Angleterre !

— Mes amis, dit le docteur...

— D'ailleurs, reprit Altamont en l'interrompant, laissons l'homme et voyons le résultat. Vous parlez du passage du Nord-Ouest : eh bien, ce passage est encore à trouver !

Hatteras bondit à cette phrase ; jamais question plus irritante n'avait surgi entre deux nationalités rivales !

Le docteur essaya encore d'intervenir.

— Vous avez tort, Altamont, dit-il.

— Non pas ! je soutiens mon opinion, reprit l'entêté ; le passage du Nord-Ouest est encore à trouver, à franchir si vous l'aimez mieux ! MacClure ne l'a pas remonté, et jamais, jusqu'à ce jour, un navire parti du détroit de Behring n'est arrivé à la mer de Baffin !

Le fait était vrai, absolument parlant. Que pouvait-on répondre à l'Américain ?

Cependant Hatteras se leva et dit :

— Je ne souffrirai pas qu'en ma présence la gloire d'un capitaine anglais soit plus longtemps attaquée !

— Vous ne souffrirez pas ! répondit l'Américain en se levant également, mais les faits sont là, et votre puissance ne va pas jusqu'à les détruire.

— Monsieur ! fit Hatteras, pâle de colère.

— Mes amis, reprit le docteur, un peu de calme ! nous discutons un point scientifique !

Le bon Clawbonny ne voulait voir qu'une discussion de science là où la haine d'un Américain et d'un Anglais était en jeu.

— Les faits, je vais vous les dire, reprit avec menace Hatteras, qui n'écoutait plus rien.

— Et moi, je parlerai ! répondit l'Américain. Johnson et Bell ne savaient quelle contenance tenir.

— Messieurs, dit le docteur avec force, vous me permettez de prendre la parole ! je le veux, dit-il ; les faits me sont connus comme à vous, mieux qu'à vous, et vous m'accorderez que j'en puis parler sans partialité.

— Oui ! oui ! firent Bell et Johnson, qui s'inquièrent de la tournure de la discussion, et créèrent une majorité favorable au docteur.

— Allez, monsieur Clawbonny, dit Johnson, ces messieurs vous écouteront, et cela nous instruira tous.

— Parlez donc ! fit l'Américain.

Hatteras reprit sa place en faisant signe d'acquiescement, et se croisa les bras.

— Je vais vous raconter les faits dans toute leur vérité, dit le docteur, et vous pourrez me reprendre, mes amis, si j'ometts ou si j'altère un détail.

— Nous vous connaissons, M. Clawbonny, répondit Bell, et vous pouvez conter sans rien craindre.

— Voici la carte des mers polaires, reprit le docteur, qui s'était levé pour aller chercher les pièces du procès ; il sera facile d'y suivre la navigation de MacClure, et vous pourrez juger en connaissance de cause.

Le docteur étala sur la table l'une de ces excellentes cartes publiées par ordre de l'Amirauté, et qui contenait les découvertes les plus modernes faites dans les régions arctiques ; puis il reprit en ces termes :

— En 1848, vous le savez, deux navires, l'*Herald*, capitaine Kellet, et le *Plover*, commandant Moore, furent envoyés au détroit de Behring pour tenter d'y retrouver les traces de Franklin ; leurs recherches demeurèrent infructueuses ; en 1850, ils furent rejoints par MacClure, qui commandait l'*Investigator*, navire sur lequel il venait de faire la campagne de 1849 sous les ordres de James Ross. Il était suivi du capi-

taine Collinson, son chef, qui montait l'*Enterprise* ; mais il le devança, et, arrivé au détroit de Behring, il déclara qu'il n'attendrait pas plus longtemps, qu'il partirait seul sous sa propre responsabilité, et, entendez-moi bien, Altamont, qu'il découvrirait Franklin ou le passage.

Altamont ne manifesta ni approbation ni improbation.

— Le 5 août, reprit le docteur, après avoir communiqué une dernière fois avec le *Plover*, MacClure s'enfonça dans les mers de l'est par une route à peu près inconnue ; voyez, c'est à peine si quelques terres sont indiquées sur cette carte. Le 30 août, le jeune officier relevait le cap Bathurst ; le 6 septembre, il découvrait la terre Baring qu'il reconnut depuis faire partie de la terre de Banks, puis la terre du Prince-Albert ; alors il prit résolument par ce détroit allongé qui sépare ces deux grandes îles, et qu'il nomma le détroit du Prince de Galles. Entrez-y par la pensée avec le courageux navigateur ! Il espérait déboucher dans le bassin de Melville que nous avons traversé, et il avait raison de l'espérer ; mais les glaces, à l'extrémité du détroit, lui imposèrent une infranchissable barrière. Alors, arrêté dans sa marche, MacClure hiverna de 1850 à 1851, et pendant ce temps il va au travers de la banquise s'assurer de la communication du détroit avec le bassin de Melville.

— Oui, fit Altamont, mais il ne la traversa pas.

— Attendez, fit le docteur. Pendant cet hivernage, les officiers de MacClure parcoururent les côtes avoisinantes, Creswell, la terre de Baring ; Haswell, la terre du Prince Albert au sud, et Wynniat le cap Walker au nord. En juillet, aux premiers dégels, MacClure tenta une seconde fois d'entraîner l'*Investigator* dans le bassin de Melville ; il s'en approche à vingt milles, vingt milles seulement ! mais les vents l'entraînent irrésistiblement au sud, sans qu'il puisse forcer l'obstacle. Alors, il se décide à redescendre le détroit du Prince de Galles, et à contourner la terre de Banks pour tenter par l'ouest ce qu'il n'a pu faire par l'est ; il vire de bord ; le 18, il relève le cap Kellet, et le 19, le cap du Prince Alfred, deux degrés plus haut ; puis, après une lutte effroyable avec les ice-bergs, il demeure soudé dans le passage de Banks, à l'entrée de cette suite de détroits qui ramènent à la mer de Baffin.

— Mais il n'a pu les franchir, répondit Altamont.

— Attendez encore, et ayez la patience de MacClure. Le 26 septembre, il prit ses positions d'hiver dans la baie de la Mercy, au nord de la terre de Banks, et y demeura jusqu'en 1852 ; avril arrive ; MacClure n'avait plus d'approvisionnement que pour dix-huit mois. Cependant, il ne veut pas revenir ; il part, traverse en traîneau le détroit de Banks et arrive à l'île Melville. Suivons-le. Il espérait trouver sur ces côtes les navires du commandant Austin envoyés à sa rencontre par la mer de Baffin et le détroit de Lancaster ; il touche le 28 avril à Winter-Harbour, au point même où Parry hiverna trente-trois ans auparavant ; mais de navires, aucun ; seulement, il découvre dans un cairn un document par lequel il apprend que MacClintock, le lieutenant d'Austin, avait passé l'année précédente, et était reparti. Oh un autre eût été désespéré, MacClure ne désespère pas. Il place à tout hasard dans le cairn un nouveau document, où il annonce son intention de revenir en Angleterre par le passage du Nord-Ouest qu'il a trouvé, en gagnant le détroit de Lancaster et la mer de Baffin. Si l'on n'entend plus parler de lui, c'est qu'il aura été entraîné au nord ou à l'ouest de l'île Melville ; puis il revint, non découragé, à la baie de la Mercy refaire un troisième hivernage, de 1852 à 1853.

— Je n'ai jamais mis son courage en doute, répondit Altamont, mais son succès.

— Suivons-le encore, répondit le docteur. Au mois de mars, réduit à deux tiers de ration, à la suite d'un hiver très-rigoureux où le gibier manqua, MacClure se décida à renvoyer en Angleterre la moitié de son équipage, soit par la mer de Baffin, soit par la rivière Mackenzie et la Baie-d'Hudson ; l'autre moitié devait ramener l'*Investigator* en Europe. Il choisit les hommes les moins valides, auxquels un quatrième hivernage eût été funeste ; tout était prêt pour leur départ fixé au 15 avril, quand le 6, s'promenant avec son lieutenant Creswell sur les glaces, MacClure aperçut, accourant du nord et gesticulant, un homme, et cet homme, c'était le lieutenant Pim, du *Herald*, le lieutenant de ce même capitaine Kellet, qu'il avait laissé deux ans auparavant au détroit de Behring, comme je vous l'ai dit en commençant. Kellet, parvenu à Winter-Harbour, avait trouvé le document laissé à tout hasard par MacClure ; ayant appris de la sorte sa situation dans la baie de la Mercy, il envoya son lieutenant Pim au-devant du hardi capitaine. Le lieutenant était suivi d'un détachement de marins du *Herald*, parmi lesquels se trouvait un enseigne de vaisseau français, M. de Bray, qui servait comme volontaire dans l'état-major du capitaine Kellet. Vous ne mettez pas en doute cette rencontre de nos compatriotes ?

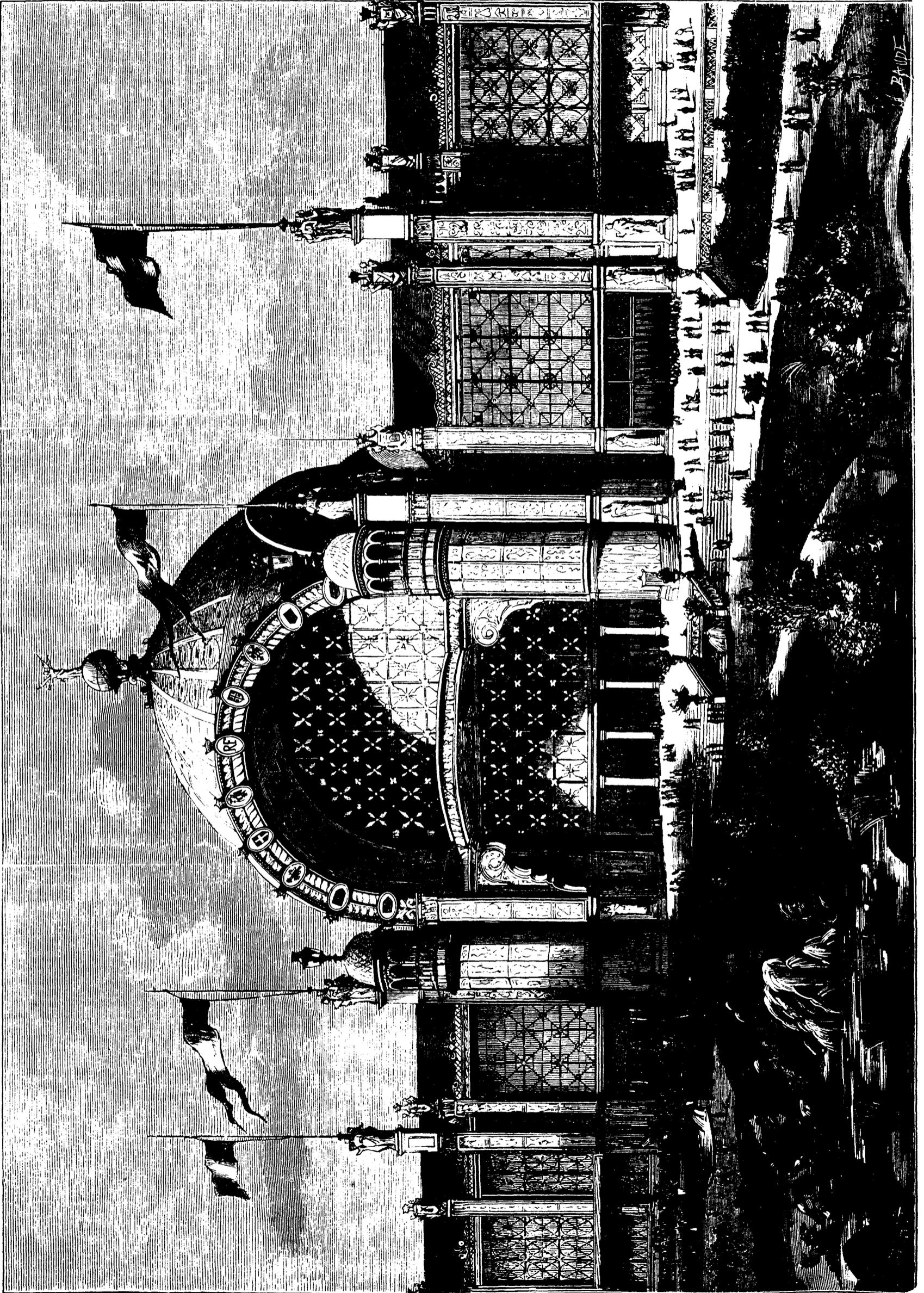
— Aucunement, répondit Altamont.

— Eh bien, voyons ce qui va arriver désormais, et si ce passage du Nord-Ouest aura été réellement franchi. Remarquez que si l'on reliait les découvertes de Parry à celles de MacClure, on trouverait que les côtes septentrionales de l'Amérique ont été entourées.

— Pas par un seul navire, répondit Altamont.

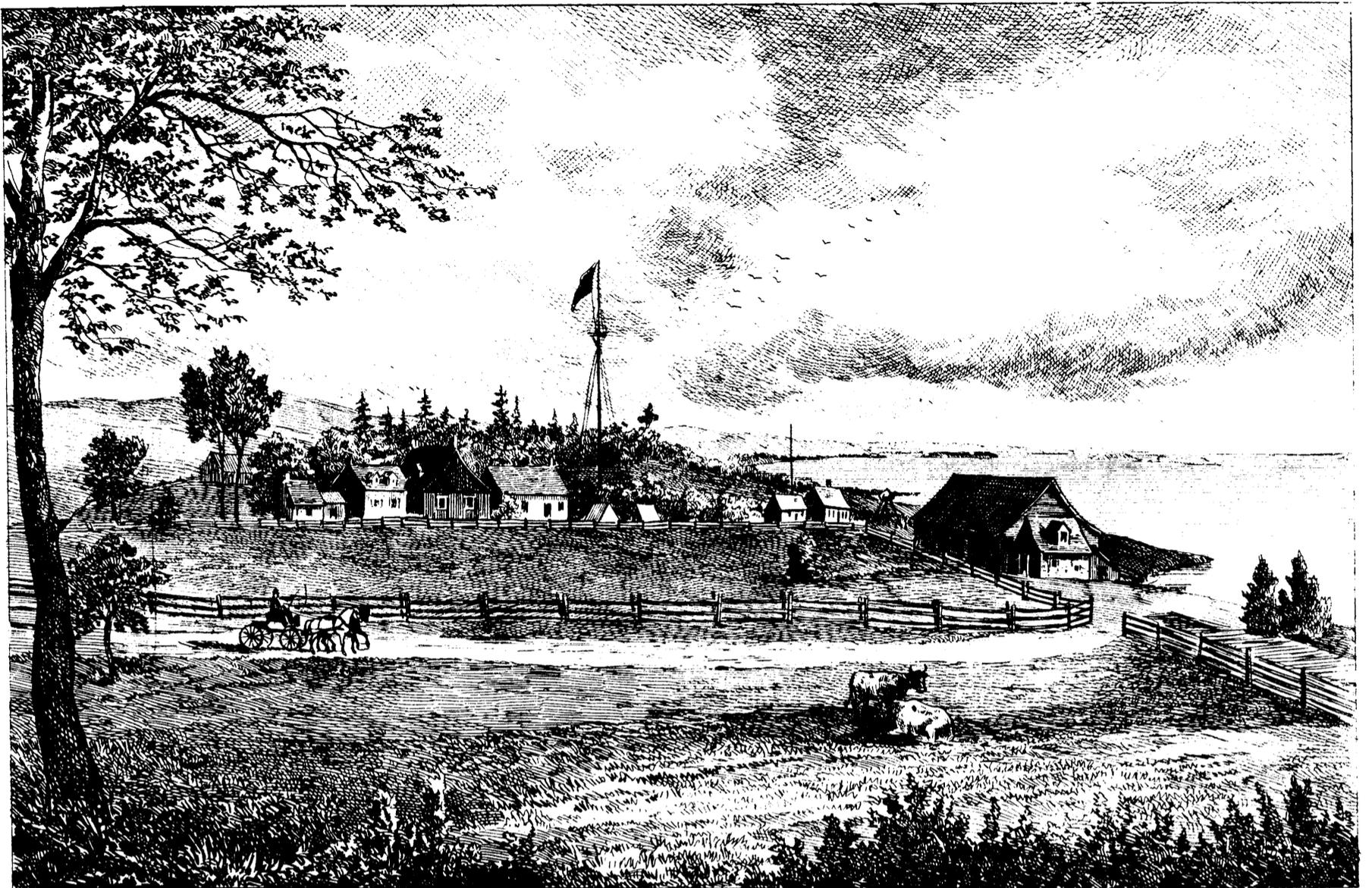
— Non, mais par un seul homme. Continuons. MacClure alla visiter le capitaine Kel-

L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878

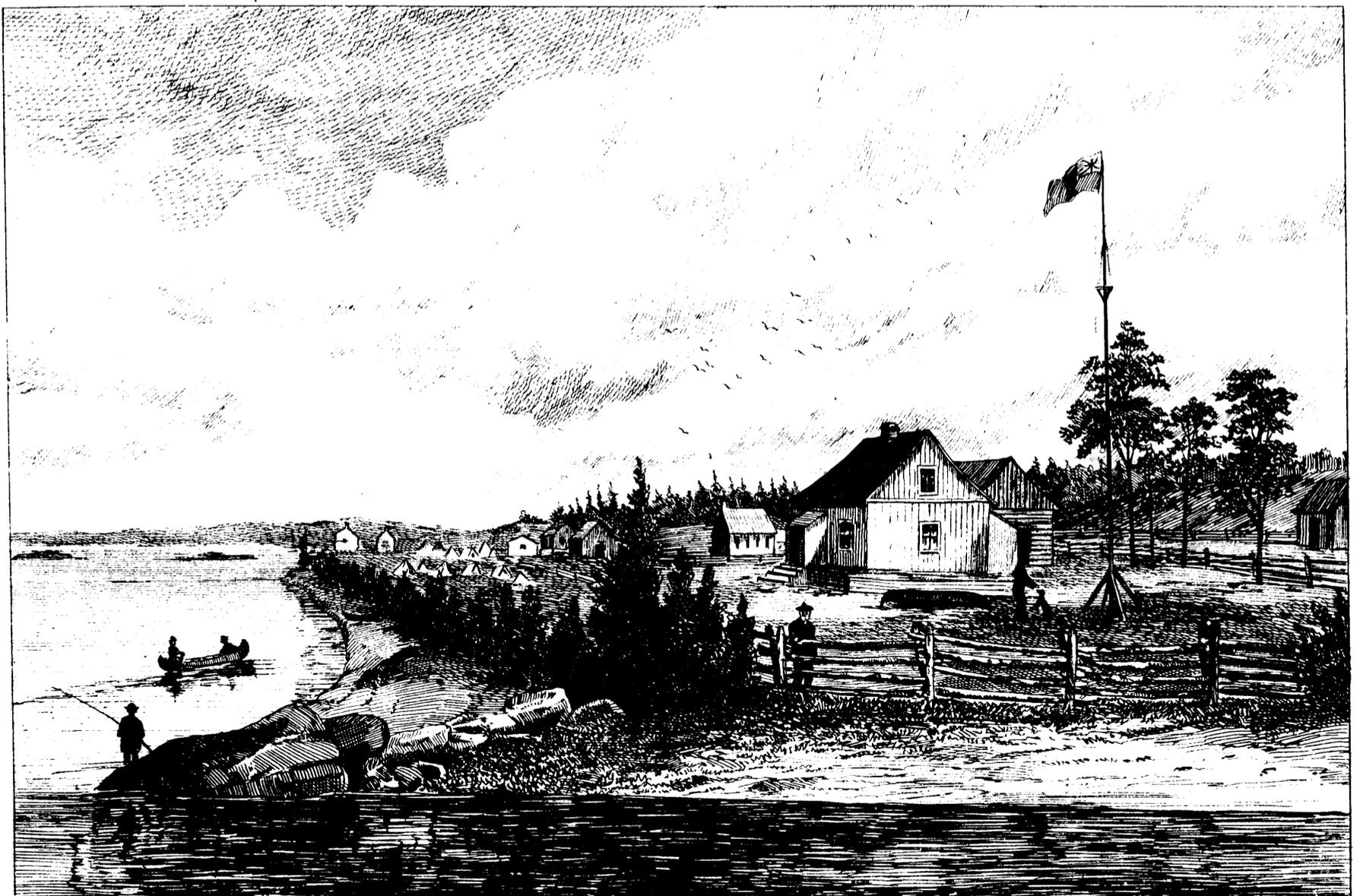


EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1878, A PARIS : L'ENTREE PRINCIPALE DU PALAIS INDUSTRIEL, SUR LE CHAMP-DE-MARS

D'après les dessins de l'architecte



METABETCHOUAN : POSTE DE LA COMPAGNIE DE LA BAYE-D'HUDSON



POSTE DE LA POINTE-BLEUE

LE LAC SAINT-JEAN

let à l'île Melville ; il fit en douze jours les cent soixante-dix milles qui séparaient la baie de la Mercy de Winter-Harbour ; il convint avec le commandant du *Herald* de lui envoyer ses malades, et revint à son bord ; d'autres croiraient avoir assez fait à la place de MacClure, mais l'intrepide jeune homme voulut encore tenter la fortune. Alors, et c'est ici que j'appelle votre attention, alors son lieutenant Creswell, accompagnant les malades et les infirmes de l'*Investigator*, quitta la baie de la Mercy, gagna Winter-Harbour, puis de là, après un voyage de quatre cent soixante-dix milles sur les glaces, il atteignit, le 2 juin, l'île Beechey, et quelques jours après, avec douze de ses hommes, il prit passage à bord du *Phœnix*.

—Où je servais alors, dit Johnson, avec le capitaine Inglefield, et nous revînmes en Angleterre.

—Et, le 7 octobre 1853, reprit le docteur, Creswell arrivait à Londres, après avoir franchi tout l'espace compris entre le détroit de Behring et le cap Farewell.

—Eh bien, fit Hatteras, être arrivé d'un côté, être sorti par l'autre, cela s'appelle-t-il "avoir passé ?"

—Oui, répondit Altamont, mais en franchissant quatre cent soixante-dix milles sur les glaces.

—Eh ! qu'importe ?

—Tout est là, répondit l'Américain. Le navire de MacClure a-t-il fait la traversée, lui ?

—Non, répondit le docteur, car, après un quatrième hivernage, MacClure dut l'abandonner au milieu des glaces.

—Eh bien, dans un voyage maritime, c'est au vaisseau et non à l'homme de passer. Si jamais la traversée du Nord-Ouest doit devenir praticable, c'est à des navires et non à des traîneaux. Il faut donc que le navire accomplisse le voyage, ou, à défaut du navire, la chaloupe.

—La chaloupe ! s'écria Hatteras, qui vit une intention évidente dans ces paroles de l'Américain.

—Altamont, se hâta de dire le docteur, vous faites une distinction puérile, et, à cet égard, nous vous donnons tous tort.

—Cela ne vous est pas difficile, messieurs, répondit l'Américain, vous êtes quatre contre un. Mais cela ne m'empêchera pas de garder mon avis.

—Gardez-le donc, s'écria Hatteras, et si bien, qu'on ne l'entende plus.

—Et de quel droit me parlez-vous ainsi ? reprit l'Américain en fureur.

—De mon droit de capitaine ! répondit Hatteras avec colère.

—Suis-je donc sous vos ordres ? riposta Altamont.

—Sans aucun doute ! et malheur à vous, si...

Le docteur, Johnson, Bell intervinrent. Il était temps ; les deux ennemis se mesuraient du regard. Le docteur se sentit le cœur bien gros.

Cependant, après quelques paroles de conciliation, Altamont alla se coucher en sifflant l'air national du "Yankee Doodle", et, dormant ou non, il ne dit plus un seul mot.

Hatteras sortit de la tente et se promena à grands pas au dehors ; il ne rentra qu'une heure après, et se coucha sans avoir prononcé une parole.

(A continuer.)

## LETTRES PARISIENNES

### VIII

#### LE PAPA ET LE PARRAIN

Commençons, si vous le voulez, par plaindre le premier, dont les infortunes datent de la veille même du baptême.

Au bruit que monsieur a un héritier, voilà en effet la maison sans dessus dessous : les employés causent de bureau à bureau ; les domestiques chôment de toutes parts ; la femme de chambre est en permanence chez la voisine à commenter l'événement ; la cuisinière laisse brûler le rôti et retarde *proprio motu* le dîner de trois-quarts d'heure.

Chez ce négociant ordonné et souffrant à l'habitude du moindre gaspillage de temps, c'est un branlebas enragé, des allées et venues incessantes, une orgie de mouvements perdus et d'interpellations inutiles.

\* \*

Le Pactole qui, grâce à la plus sévère discipline, coulait silencieusement dans ces magasins et ces comptoirs, a pris tout à coup une allure insensée. Tout bourdonne, tout remue, tout s'ébranle au logis, depuis les escaliers qui gémissent et les portes qui frappent, jusqu'à la vaisselle qui tremble sur les dressoirs... et, en écoutant bien, on entendrait l'argent qui, lui aussi, se met à tinter dans la caisse.

Un épicier qui peut voir et entendre pareilles choses sans en être navré, est indigne de ce nom, et tel n'est point assurément celui qui nous occupe. Mais lui-même, où

le trouvons-nous à pareil moment ? et comment, ce soir-là, s'occupe-t-il de ses affaires ?

Le grand-livre est vierge de son écriture aujourd'hui ; sa correspondance est en retard, sa comptabilité ajournée. De jolies feuilles liserées de rose ou de bleu jonchent son bureau, comme une nuée de papillons prêts à s'envoler, sur les ailes desquels on lirait : *M. Renard, épicier en gros, a l'honneur de vous faire part que Mme Renard, son épouse, vient d'accoucher heureusement d'un garçon. La mère et l'enfant se portent bien.*

Le malheureux ! Il en est à sa 125ème...

\* \*

Et pendant qu'il dépêche à la sueur de son front cette insipide corvée, voici qu'on vient l'interrompre sous mille prétextes. C'est l'accouchée qui le demande pour un rien et qu'il ne faut pas contrarier ; c'est la sage-femme qui entre bruyamment pour lui poser une question à laquelle il a vingt fois répondu, lui demander un renseignement quelle connaît, et lui annoncer l'heure du baptême que lui-même a fixée. Eternelle histoire de ce voyageur qui devait partir à cinq heures du matin, et auquel le garçon d'hôtel venait dire à trois heures : "J'avertis monsieur qu'il n'a plus que deux heures à dormir."

\* \*

Madame Prudent, la sage-femme, est bien d'ailleurs la personnalité la plus ennuyeuse, la plus encombrante, la plus menaçante qui se puisse imaginer. La maison retentit de ses éclats de voix ; et, comme elle suffit à les occuper tous et même à les mettre sur les dents, il ne faut point avoir la prétention, tant qu'elle est là, de jouir de vos domestiques.

Ne trouvant pas toujours à vous parler, c'est à eux qu'elle prônera ses fonctions sacrées, et exaltera les personnels mérites dont elle, madame Prudent, sait encore les relever.

\* \*

"La sage-femme ! s'écrie-t-elle... état perpétuel de silence et de réserve, école de discrétion, espoir des familles, lumière des maris, providence des nourrices, consolation de l'humanité..."

Puis ce sont des détails d'un goût risqué sur l'heureuse délivrance de madame, sur les difficultés techniques qui se sont présentées : détails où, naturellement, son rôle est amplifié de beaucoup ; en quoi elle ne craint point de ressembler à ces conquérants qui s'appliquent à surfaire les généraux qu'ils ont battus, parce que leur propre gloire y trouve son compte.

\* \*

Après la sage-femme, le papa trouve encore à qui parler. C'est le choc des voisines qui arrivent à clochepie, et dont chacune ne croit pas pouvoir mieux faire que de donner compendieusement son avis qu'on ne lui demande point.

"Il a tout le profil du père, dit l'un.

—Il est frappant de ressemblance avec la mère," dit l'autre.

Et le père est mandé en toute hâte dans la chambre de l'accouchée, où l'on étouffe de chaleur, pour suivre cette charmante controverse et prendre connaissance de ces importantes déclarations.

Et en les quittant, il n'aura même pas le droit de se dire, suivant le mot d'un homme d'esprit : "Comme je me serais ennuyé si je n'avais pas été là !"

\* \*

Les billets de faire-part et les commères expédiés, restent encore quelques menus soucis pour le père de famille. Car je vous prie de remarquer que l'accouchée n'a pas encore son cadeau, et qu'elle le voudra beau, surtout si elle est jeune.

Il y a aussi la déclaration à faire à la mairie, où le secrétaire n'est pas toujours à son bureau ; le baptême à demander, où le curé et les vicaires sont peut-être sortis ; et enfin (chose autrement difficile), il faut trouver un parrain et une marraine.

Voyez-vous d'ici cet infortuné, dont les employés ne travaillent pas, dont la femme ne bouge pas, dont l'enfant peut-être ne tette pas, et dont toutes les affaires chôment, contraint de mettre ses gants et de courir en ville !

\* \*

Nous supposons, ce qui arrive souvent, que la marraine est une grande dame, qui accepte toujours, n'ayant rien à payer, et le parrain, un vieux garçon rentier, qui, pour la raison opposée, fronce les sourcils dès le premier mot, et se fait longuement tirer l'oreille.

Ce parrain récalcitrant, vous le connaissez. Vous l'avez vu chez lui couché, plutôt qu'assis, dans un fauteuil à dos mobile et à fond élastique, une tabatière d'or entre les doigts, et jouissant, en toilette du matin, de cet état de bien-être et de béatitude que procurent à coup sûr un égoïsme florissant, une santé robuste, 15 mille livres de rente et une facile digestion.

\* \*

Avec cela, il mène sa vie comme un postillon mène sa voiture : le dos tourné à ce quelle renferme et sans jamais la regarder. A plus forte raison, n'aime-t-il pas à se déranger pour d'autres.

C'est vous dire que le parrainage lui répugne excessivement ; et que pour une fois seulement, qui, dans sa pensée, ne sera jamais coutume, il accepte.

La grande dame marraine s'en montre ravie ; et elle ne manque point, quelques heures d'avance, de venir s'entendre avec lui.

"Et surtout, monsieur, dit-elle, je vous en prie, pas d'extravagances pour moi. Je viens exprès pour vous empêcher de faire des folies."

\* \*

"Ainsi, n'allez pas vous aviser de prendre une corbeille de mille francs. Car c'est une duperie, et celles de 500 font autant d'effet."

Et sans prendre garde aux regards effarés du malheureux, qui va poser son *mais...* le poursuit avec sa câlinerie de femme diplomate :

"Non : j'aime mieux que vous réserviez pour la timbale d'usage à l'accouchée. Vous sentez que vous ne pouvez vous dispenser de l'offrir en vermeil. Les six tasses pareilles, la cafetière, la théière, la crémère et le sucrier : bref, un *déjeuner* présentable."

\* \*

"Après cela, puisque vous êtes assez bon pour me demander mon avis, je vous dirai que les bonbons ne se prennent plus que chez le confiseur X., les gants chez Mme Z., et les flacons au Palais-Royal.

—Mais, madame...

—Oui, oui, je sais ce qui vous préoccupe : les étrennes à la garde, à la nourrice, aux domestiques, au bedeau, au sacristain, au sonneur et à la sage-femme. Donner plus de 10 francs à chacun serait réellement une folie ; donner moins serait se faire critiquer...

—Mais, madame...

—Oh ! vous croyez que j'oublie les voitures... Pas du tout. Mais je ne voudrais pas plus de six remises ou grandes berlines afin de ne pas nous mettre de plein pied pour l'enfant Renard, dans le baptême de 1ère classe... Voici mes gens. Au revoir donc, monsieur. Je savais bien que nous serions d'accord sur tout, et que nous nous entendrions à merveille !"

\* \*

L'infortuné ! Vainement a-t-il essayé de se débattre. Semblable à ce chevalier dont on avait dévissé l'armure, il voit tomber à chaque minute quelques pièces de son programme économique, quelque article de ses légitimes restrictions. Et le voilà qui regarde s'en aller, en fusées de toutes les couleurs, son mois de revenu, avec le dernier coupon de ses titres de rente.

Il a compté sur ses doigts ces frais insensés, et le total a flamboyé devant son imagination... en quatre chiffres !..

\* \*

Pendant ce temps, le père se consume en allées et venues fiévreuses et en préparatifs. Il s'escrime vainement à mettre un peu en route, non le char de l'Etat, mais sa maison de commerce, dont la marche semble décidément enrayée.

Surviennent des visites qui le rendent confus, parce qu'il y a des langes et des brassières sur tous les fauteuils, et qui le trouvent distraité parce qu'on lui a répété vingt fois qu'il ne serait pas prêt à l'heure, et qu'il a fini par le croire.

Il n'en est rien pourtant. Le parrain et la marraine arrivés, après maintes discussions sur l'ordre à suivre et le cortège à former, voici que le corps d'armée s'ébranle enfin, des bouquets à la main et la sage-femme en avant-garde.

\* \*

Pauvre parrain ! qui croyait en être quitte moyennant mille écus ! On se précipite, on accourt au devant de lui : on lui annonce que les fournisseuses de la halle sont en bas qui le guettent avec d'énormes bouquets et l'espérance du pourboire.

En même temps, les tambours et les clairons de la garde-nationale, dont il fait partie, donnent une aubade sous les fenêtres à la même intention. Devant l'église, des mendiants se précipitent officieusement pour ouvrir les portières. Les enfants se jettent sur lui, et, sous prétexte de le débarrasser, le suisse lui donne des coups de hallebarde dans les jambes... enfin, chose horrible à dire, on lui fait réciter le *Credo* en latin, lui qui ne l'a jamais appris qu'en français !

\* \*

De retour de cette mémorable expédition, le parrain se croit le droit de respirer.

En effet, il ne s'agit que de se mettre à table ; et la table paraît réellement appétissante.

Malheureusement, la sage-femme a la fâcheuse inspiration d'apporter l'enfant entre la poire et le fromage et de le lui planter sur les bras. Mais le marmot n'y est pas plus tôt installé qu'il crie à tout rompre ; et voilà notre homme aussi embarrassé qu'une poule à qui on a confié des jeunes canards et qui les voit se jeter à l'eau.

L'histoire ne fournit pas le mot de la fin, mais la comédie le donne. Le parrain dit :

"C'en est fait : je me marie ; les enfants des autres coûtent plus cher que les nôtres, à ce que je vois." Et se tournant vers le père en lui montrant le poing : "Vous serez le parrain de mon premier !"

TH.-B. DE LA GUIERCHE.

Paris, octobre 1876.

MACHINES A COUDRE.—C'est un fait avéré que la compagnie des machines à coudre "Royales" occupe le premier rang parmi les établissements qui ont eux-mêmes créé leur réputation dans cette ligne d'affaires. Vous entendez tous leurs agents vanter les qualités des instruments qu'ils fabriquent, mais soyez certains que jamais les "Royales" ne seront éclipsées. La Compagnie a pour représentant en cette ville M. Edward Harney et lui a confié la direction de la grande et élégante salle d'échantillons qui se trouve au No. 447, rue Notre-Dame. Le bureau central de la Compagnie est à Hamilton. Son pouvoir manufacturier a été récemment augmenté au point qu'il produit 500 machines par semaine.

Tous les mois, la Compagnie exporte, en moyenne, en Europe et en Asie, même en Chine et au Japon, 1,200 machines, tandis que la vente mensuelle qu'elle en fait au Canada atteint le chiffre de 800 machines. Il résulte de la que les affaires de la riche Compagnie des "Royales" forment le double de celles de toute manufacture canadienne de machines à coudre, son commerce à l'étranger égalant celui de toute autre compagnie canadienne.

En dépit de la stagnation commerciale, ses dividendes continuent d'être avantageux. M. Ballard, un des principaux propriétaires et gérant de l'Association, est un homme de bonnes manières, digne de représenter une Compagnie si prospère et si entreprenante, et mérite pleinement les succès qui couronnent son habile, active et dévouée administration. Il est maintenant en route pour l'Ouest. M. Harney est aussi un homme d'affaires accompli qui entend la besogne d'une manière on ne peut plus pratique. Ce sera donc aussi sage qu'avantageux pour les acheteurs de s'adresser à ce monsieur et de mettre à profit son expérience. Ajoutons un dernier mot, un souhait de constante prospérité pour la Maison de "Royales."

NOVEMBRE

J'aime les bruits du vent et les teintes d'automne.  
Les arbres dépouillés que le couchant couronne  
D'un reflet d'or bruni.  
Et les nuages gris à profil fantastique.  
Comme les clochetons d'une église gothique  
Aux champs de l'infini.

Pendant que tout joyeux, assis autour de l'âtre,  
Nous traitions en riant quelque sujet folâtre.  
De plaisirs abrégés.  
Dans les fanèbres champs des demeures dernières,  
Les morts de leurs tombeaux ont quitté les mystères.  
Les morts se sont levés.

Le flot succède au flot dans le torrent rapide.  
Et l'étoile à l'étoile au fond du ciel splendide.  
La mort qui nous confond  
A des flots infinis comme la mer profonde,  
Qui se pressent depuis l'origine du monde  
En ses gouffres sans fond.

A chacun de ces flots que le tombeau nous voile.  
Les sauvant du néant, Dieu suspend une étoile.  
Un rayon éternel.  
Flambeau divin devant le royaume de l'ombre :  
Chaque âme a son étoile éclairant la nuit sombre,  
Étincelante au ciel.

Feuilles mortes, tombez. Mélancolique automne.  
A tes accents plaintifs que mon âme résonne !  
Gémissez, aquilons.  
Vagues des océans, profondeurs des abîmes :  
Echos de l'outre-tombe, interprètes sublimes  
Des morts que nous pleurons !

EDOUARD HUOT.

M. BIBAUD

L'UN DE NOS VIEUX POETES

L'historien Bibaud est connu dans le monde savant, encore qu'on ne le lise guère ; mais le poète Bibaud est tout-à-fait inconnu. Je ne sais que feu Carle Tom et moi qui l'ayons lu de toute la génération actuelle.

L'oubli qui entoure et embaume les vers du grave historien canadien n'est pas mérité. Il y a quelque chose de bon dans son fumier. On y trouve un peu de tout dans le volume que j'ai sous la main—*les Satires*, etc., de M. Bibaud—des odes, des satires, des poésies légères, des vers latins et même des vers français.

Malheureusement, Bibaud l'ancien n'est presque pas poète. Et ce n'est pas étonnant. Un instituteur, un historien, un journaliste, un arithméticien, un encyclopédiste, un érudit enfin n'a pas le temps de se familiariser avec les muses. Puis pour faire de bons vers, il faut une vocation expresse : il faut du génie ; il faut surtout des loisirs. L'ardeur de rimer dont parle Boileau n'est pas suffisante pour autoriser les amants de clairs de lune et autres à scander leurs pensées et à rimer leurs amours. C'est pour l'avoir oublié que plusieurs, au lieu de faire des vers, n'ont fait que de la vermine, pour me servir de l'énergique expression de mon ci-devant préfet des études.

Ce que j'admire le plus chez Bibaud, ce sont ses *Satires*. Il était né et mis au monde pour tout autre chose. Mais son but était louable. Il voulait moraliser, corriger et instruire. Hélas ! il se trompait. Boileau, Sieur Despréaux, poète très-peu voluptueux, l'a dit un jour : "Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal." Pour réussir en ce genre secondaire, il faut être méchant, atrabilaire et misanthrope.

Molière a pu faire la satire du genre humain, lui qui se faisait battre par sa femme. Lafontaine, qui fut toute sa vie un mauvais mari, un mauvais père et un mauvais citoyen, avait tout ce qu'il faut pour bien tourner un apologue.

Boileau avait toutes les raisons possibles pour haïr les Jésuites et les dindons. D'ailleurs, le régent du Parnasse français était janséniste, secte de rigoristes dont l'exagération s'est déteinte jusque chez Pascal et qui a failli gêner Madame de Sévigné et Racine.

Mais Bibaud n'a rien pour le justifier d'avoir fait des vers satiriques. Car il paraît toujours avoir été dans la possession pleine et entière de son libre arbitre !

Où notre poète excelle, c'est dans les chants nationaux. Iberville, Montcalm, etc., sans compter des Hurons et des Algonquins, sont célébrés par Bibaud en vers héroïques. Ce sont infailliblement les vers les plus coriaces que l'on puisse imaginer.

Trois douzaines et demie de coqs shan-guai, âgés de quatre mois, qu'on plumerait

tout vifs, flatteraient plus agréablement notre oreille qu'un seul hémistiche de Bibaud.

C'est bien le cas de dire que la bonne intention ne fait pas tout, puisque l'homme le mieux intentionné du monde n'a pas réussi à faire des vers passables.

Le chanteur peu harmonieux d'Iberville réussit mieux dans le madrigal et dans les petits vers. Il a toute la grâce de Pradon et des poètes qui faisaient dans les albums de nos grand-mères, il y a quarante ans. C'est la même idée retournée de cent manières différentes :

"Moi qui vous aime tendrement  
Je n'écris que pour vous le dire."

O faiseurs de madrigalets et de concetti, dormez votre sommeil et ne revenez jamais nous scandaliser par des vers ennuyeux comme la vie !

Pourtant Bibaud est un homme de mérite. C'est un travailleur infatigable ; c'est un modèle à proposer à la jeunesse studieuse.

Il a fait des vers exécrables, mais il a étudié toute sa vie l'histoire de son pays ; mais il a fait tout ce qu'il a pu pour l'avancement des lettres et des sciences.

Que de jeunes gens ne pourraient en faire autant !

Puis, en prenant Bibaud par son faible, c'est-à-dire par ses vers, je le préférerais encore à nombre de versificateurs de notre temps. Lui au moins sait sa versification. Il connaît à fond, d'ordinaire, la facture et la structure d'un vers.

Bref, Bibaud n'est point à dédaigner, et plusieurs de ses vers, que je ne voudrais point lire, sont cent fois supérieurs à des milliers de vers que je suis forcé de lire chaque jour.

Avant que de terminer mon appréciation, qu'il me soit permis de remarquer un faible commun à tous nos historiens : l'ardeur de rimer.

Ce fut le point le moins fort de Bibaud, de Garneau, de Ferland et probablement du Père Ducreux.

Garneau oubliait sa grande histoire pour vanter en vers les vertus et les malheurs des Polonais, et il est probable que le jésuite Ducreux, auteur d'une *Historia Canadensis*, en latin comme vous voyez, à l'usage de nos représentants de la province de Québec, a fait plus de vers que Virgile et qu'Horace.

Ferland avait ses moments de *far niente*, et alors il faisait, sinon des vers, du moins des morceaux tout remplis d'imagination.

Quant à Charlevoix, c'était un vrai poète. Car il décrit des cyclopes et autres êtres fabuleux tout comme Homère et Valmiky.

L'Histoire et la Fable sont donc les deux sœurs. Mais il ne faudrait pas intervertir les rôles en mettant la fable dans l'histoire et l'histoire en vers, ce qui est tout un.

Mai spourtant je vous conseille, à vous, lecteur attentif et studieux, de lire les vers de Bibaud : ils sont toujours instructifs, les bons encore plus que les méchants.

C. LÉFINE.

L'Assomption, 30 octobre 1876.

PRINCIPES A SUIVRE PENDANT LA STABULATION

La saison de rentrer les animaux à l'étable étant venue, je me permettrai de donner quelques conseils aux cultivateurs, afin de leur éviter les nombreux accidents qui arrivent toujours à cette époque, faute de précautions et de connaissances sur l'hygiène.

La stabulation bien dirigée est plutôt une source de profits qu'un désavantage pour le cultivateur ; la preuve en est, c'est qu'elle est exclusivement adoptée dans les localités privées de pâturages, dans le voisinage des grandes villes, lorsque le sol est très-fertile, et qu'une culture riche produit des racines, des fourrages verts, et fournit des litières abondantes. Elle donne les moyens de régler plus sûrement l'alimentation et le régime ; elle permet, dans la production laitière, de mieux soigner la

santé des animaux et leurs produits ; en outre, elle fournit du fumier riche et abondant, et devient ainsi la base d'une culture progressive.

On lui reproche d'exiger, en bâtiments et attirail, un capital plus élevé, de demander des agents intelligents, soigneux et beaucoup plus de main-d'œuvre pour l'affouragement et le soin des fumiers ; enfin, d'agir défavorablement sur la santé des animaux par suite du défaut d'exercice, de l'insalubrité de l'air de certaines écuries, des affections contagieuses qui sont d'une transmission plus facile à l'étable. On ajoute que l'élevage, dans ces conditions, produit des sujets moins vigoureux, moins bien conformés.

Quelques-unes de ces objections ont peu de valeur ; d'abord, la main-d'œuvre est moins chère en hiver, et un homme occupé spécialement aux soins du bétail est peut-être celui qui rapporte le plus à son maître ; quant aux inconvénients réels tenant à l'hygiène, on les fait disparaître en grande partie par un système de construction qui permet la circulation de l'air à volonté, et aussi par l'usage de petits parcs où les animaux peuvent trouver de l'air et de l'exercice lorsque le temps le permet.

La nourriture donnée à l'intérieur exige sans doute plus d'attention qu'au pâturage, par le choix et la dose des aliments ; mais on n'a rien sans peine, il faut donc que l'intelligence de l'homme supplée en partie à l'instinct de l'animal. Il y a des règles spéciales pour certains animaux et certains régimes ; on peut résumer dans ces quatre mots : variété, régularité, propreté, tranquillité, les principales règles de l'alimentation à l'étable.

La nécessité de varier les aliments est la conséquence de la variété même de leurs principes organiques ; c'est le seul moyen de fournir les matériaux aux différents besoins de la machine animale ; il stimule l'appétit et prévient le dégoût. Il est reconnu qu'un aliment unique est peu favorable, surtout s'il consiste en paille ou matières de mauvaise qualité. Il faut varier les aliments non-seulement sous le rapport de leur nature, mais aussi sous celui de leur état physique, d'humidité, de sécheresse, de volume, de goût, etc. ; on les varie soit par le mélange, soit en les alternant dans les repas, soit en changeant même l'animal de place. On varie encore la ration suivant les animaux, leur espèce, leur nature, leur destination, les services qu'on en exige ; suivant la température de la saison, les produits du sol, la valeur nutritive des substances, etc. C'est à l'intelligence du cultivateur à savoir apprécier toutes ces conditions.

La tranquillité est essentielle pour le repos comme pour la digestion, surtout pour les animaux à l'engrais. Le séparation des auges à compartiments est avantageuse dans ce but.

La régularité doit être observée dans la ration, dans l'ordre et le nombre de repas, qui doivent varier suivant les espèces, l'âge et la destination des animaux, et suivant que les aliments seront d'une mastication et d'une digestion plus ou moins facile.

La propreté dans l'affouragement et les mangeoires est aussi très-essentielle. Il convient de donner des aliments successivement, sans trop charger les mangeoires, autrement l'animal se dégoûte. C'est une bonne méthode de donner peu et souvent. Par ce moyen, on épargne du fourrage et les animaux se tiennent toujours en bon ordre et en bonne santé.

On ne comprend pas encore assez généralement quels avantages il y a à bien nourrir. Voici un résumé de ces avantages :

"La même quantité de fourrage consommée par dix animaux bien nourris, produit plus de lait, de viande et de travail que si elle était consommée par vingt mal nourris.

"Ils font plus de fumier et de meilleure qualité.

"Ces dix animaux exigent moins de capital, par conséquent, leur compte a moins d'intérêts à servir.

"Avec moins de bêtes on a moins de risques.

"On a aussi moins de travail pour les soins à leur donner, par conséquent moins de main-d'œuvre.

"Une bête en bon état, qu'on est forcé de réformer, a une bien plus grande valeur qu'une bête maigre. Si un accident survient sur une bête maigre, elle est presque totalement perdue.

"S'il survient une année de disette, les animaux en bon état supportent mieux les privations.

"Des bêtes bien nourries mangent régulièrement, et ne sont pas exposées aux accidents qui arrivent si souvent à des bêtes affamées."

Puissent ces conseils servir au plus grand nombre des cultivateurs qui, malheureusement, négligent trop l'entretien de leur bétail pendant l'hiver.

H. AUDRAIN.

Montréal, novembre 1876.

ENIGMES, CHARADES, PROBLEMES, QUESTIONS, &c.

CHARADES

No. 19

Tout le monde veut mon premier.  
Personne n'aime mon dernier.  
Encore bien moins mon entier.  
Mon premier peut toujours apporter la richesse,  
Et devra bien souvent soulager la détresse ;  
Mon dernier peut fort bien, de diverses façons,  
Être considéré dans les jeunes garçons.  
Les hommes déjà mûrs, et surtout la vieillesse :  
On le trouve toujours leur donnant la sagesse.  
Mon entier tombe-t-il sur vous avec rudesse,  
Vous ne le vaincrez pas ; tâchez de le calmer.  
Ou, ce serait plus sûr, de vous y dérober. V. P.

No. 20

On enferme mon premier,  
On mange mon dernier,  
Et dans plus d'une poche on trouve mon entier.

ÉNIGME

No. 20

Avant Eve, j'étais sur la terre où nous sommes.  
Et cependant je suis un ouvrage des hommes.  
Je reçois en pleurant les rayons du soleil  
Qui me donnent pourtant un éclat sans pareil.  
Sans quitter les sommets à l'homme inaccessible,  
Je descends fréquemment dans les vallons paisibles.  
Je suis l'effroi du monde élégant et frileux ;  
Malgré cela, sans moi, pas de bals somptueux.  
De la terre et du feu je tiens mon existence,  
Et pourtant la chaleur n'admet pas ma présence.  
Chacun sur son mérite aime à me consulter ;  
Je réponds toujours net, sans crainte d'insulter ;  
Et, chose à remarquer, mon extrême franchise  
Par le plus orgueilleux est rarement mal prise ;  
Je n'en connais pas un qui se soit irrité.  
D'avoir été par moi méchamment traité.  
Plus prompt que l'éclair, je porte à son adresse,  
Au milieu de la foule et sans jamais faillir,  
Un message secret de joie ou de tristesse  
Que nul ne peut jamais arrêter ou saisir.  
Que vous dirai-je encore ! Je passe pour discrète  
Au point que nul n'hésite à se fier à moi,  
Quoiqu'on sache très-bien qu'à l'instant je répète  
Tout ce que je vois.

MOTS CARRÉS

No. 21

Mon premier, nom de Rois dans l'ancienne patrie ;  
Saluez mon second, il est fils de Marie ;  
Mon troisième est docteur très-puissant en Turquie ;  
Une brève, une longue, à mon suivant font nom ;  
Mon dernier est auteur et femme de renom. V. P.

No. 22

Mon premier est tissé pour votre habillement ;  
Mon second sert au char qui vous porte aisément ;  
Le prêtre officiant se vêt de mon troisième ;  
Un ministre d'état, voilà mon quatrième. V. P.

ANAGRAMMES

NOMS ET PRÉNOMS

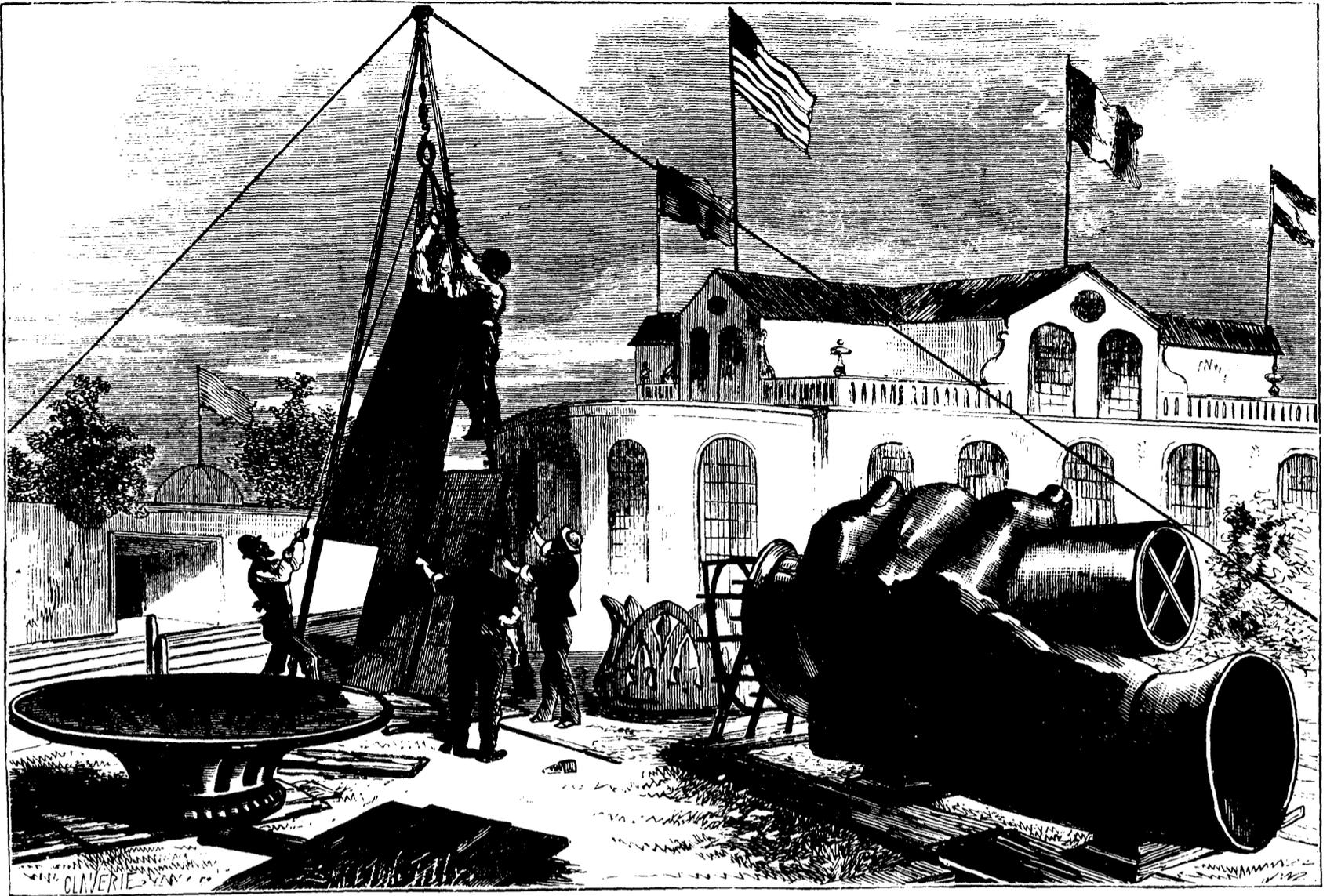
No. 1.—Natte-toi, ma Reine. No. 17.—Video.  
No. 2.—Dora son bou-chon. No. 18.—La, Simon.  
No. 3.—Semur. No. 19.—Acquise.  
No. 4.—Jane. No. 20.—Un bon roc si rose.  
No. 5.—Gara. No. 21.—Vain lent.  
No. 6.—Ce cri. No. 22.—En ma mule.  
No. 7.—Garder. No. 23.—De sa larme.  
No. 8.—Loi, coran. No. 24.—Tel mal.  
No. 9.—Abeilles. No. 25.—Mon lit rose.  
No. 10.—Recente. No. 26.—Ce ciron.  
No. 11.—Les oui. No. 27.—Crea sot.  
No. 12.—Satin du col. No. 28.—Union.  
No. 13.—Ne se tenir. No. 29.—L'église.  
No. 14.—J'en dois. No. 30.—Elle est.  
No. 15.—Va, Pline. No. 31.—Il cèda.  
No. 16.—Marcel réva. No. 32.—Reine.

—M. Bébé est à table et, en manière de distraction, casse de temps à autres de petites bouchées de pain qu'il s'amuse à jeter par la fenêtre ouverte.

Sa mère le gronde et lui reproche de perdre le pain du bon Dieu.

—Ce pain que tu jettes, lui dit-elle en finissant, sais-tu si un jour tu n'en auras pas besoin et si, alors, tu le retrouves ?

—Et bébé, imperturbable :  
—Mais, maman, si je le mange, je ne le retrouverai pas non plus.



PHILADELPHIE :— ARRIVÉE DES PREMIERS MORCEAUX DE LA STATUE COLOSSALE DE LA LIBERTÉ QUI DOIT ÊTRE ÉRIGÉE DANS LE HAVRE DE NEW-YORK



SANS EPOUSE — SANS MÈRE

LES MESSAGERS DE L'AIR

Quand l'horizon se rembrunit.  
Voyez l'oiseau gagner son nid  
A tire-d'ailes.  
Voyez les serins égrillards.  
Les rossignols trop babillards.  
Les merles moqueurs et pillards  
Et les timides hirondelles.

Ayant décrit mille détours.  
L'un reconnaît aux alentours  
Une voix douce.  
Tandis que le joli pinson.  
Oubliant soudain sa chanson.  
Laisse sa plume au vert buisson  
En y cherchant son nid de mousse.

La gent ailée est aux abois.  
Et chacun cherche sous les bois  
Une retraite.  
Car, depuis l'heure du matin.  
Grossit à l'horizon lointain.  
Fantôme d'abord incertain.  
Le fier géant de la tempête.

Le lapin, hôte des fourrés.  
Voyant les oiseaux effarés.  
En vain regarde.  
Dans son horizon rétréci  
Où Dieu place tout son souci.  
Si la lune au disque aminci  
Jette sa lumière blafarde.

Mais non, le soleil brille encore ;  
Une nuée aux teintes d'or  
Est son escorte.  
A peine un zéphyr attiédi  
Vient rider le flot engourdi  
Où vogue, à l'heure du midi,  
Le brin d'herbe ou la feuille morte.

Alors il vante son repos.  
Et s'animant par maint propos.  
Blâme leurs ailes  
De battre ainsi l'air calme et pur.  
Par un beau ciel chargé d'azur.  
Quand le soleil sur la blanc mur  
S'éparpille en mille étincelles.

Mais bientôt surpris par le vent  
Qui courbe le sommet mouvant  
Des pins sublimes.  
Il voit l'orbe immense des cieux  
Lancer mille gerbes de feux.  
Et soudain l'éclair radieux  
Illuminer toutes les cimes.

Il est trop tard. Son gîte est loint.  
Sous la grêle tombent le feu  
Et les charnelles.  
Le labourer s'est empressé  
De laisser son pré menacé.  
Le vent d'orage a remplacé  
Le chant joyeux des jeunes filles.

Heureux les serins babillards.  
Les pinsons, les merles pillards.  
Les hirondelles.  
Heureux les oiseaux querelleurs  
Qui, laissant la prairie en fleurs.  
Vers leurs nids aux mille couleurs  
Sont accourus à tire-d'ailes !

C'est que les oiseaux, voyez-vous,  
Gais enfants de l'air, sont jaloux  
Des blondes cimes.  
Qu'ils volent dans les champs de l'air.  
Prévoient dans un ciel calme et clair  
La prompte marche de l'éclair  
Aux éblouissements sublimes.

II

Ainsi quand le monde est serein.  
P'fois un nuage d'airain  
Soudain se dresse.  
Mais, confiant dans le soleil  
Qui brûle le coteau vermeil.  
Attirés par le doux soleil  
Nous succombons à sa caresse.

Mais des esprits au vol puissant.  
De nos passions franchissant  
L'étroite sphère.  
Ont découvert dans le ciel bleu  
L'ombre vengeresse de Dieu  
Prête à lancer son noble feu  
Pour purifier l'atmosphère.

Alors ces hommes vertueux.  
Laisant le sentier tortueux  
Où va le monde.  
Cherchent dans un séjour de paix  
Un abri dans les jours mauvais.  
Alors que le nuage épaissi  
Rase la terre et foudroie l'onde.

M. J. A. POISSON.

Arthabaskaville, novembre 1876.

LITTÉRATURE CANADIENNE

Le Roi des Etudiants

CHAPITRE XXIII

DANS LA GUEULE DU LOUP

Il était environ dix heures quand Lapierre quitta la maison de la mère Friponne. La nuit était noire, et c'est à peine si quelques rares étoiles scintillaient au firmament.

Le fiancé de Laure descendit vivement la route de Charlesbourg, s'engagea sur le pont Dorchester, prit la rue du même nom, grimpa à la Haute-Ville par le grand escalier, tourna à gauche dans la rue Saint-Georges, coudoya les remparts, passa sous les arcades de la massive porte Saint-Jean, longea l'esplanade et, finalement, s'arrêta devant une haute maison de la rue Saint-Louis.

Il était arrivé. Lapierre sonna. Au bout d'une minute, la porte s'ouvrit et une femme d'un certain âge, tenant une lampe à la main, se présenta dans l'entrebâillement. Reconnaissant le visiteur qui venait si tard,

elle s'empressa de s'effacer, tout en murmurant avec respect :

— Ah ! c'est vous, monsieur Lapierre...  
— Oui, c'est moi, répondit rapidement ce dernier ; personne n'est venu, Madeleine ?  
— Non, monsieur... c'est-à-dire oui... deux espèces d'individus, mal éduqués et sentant la boisson que ça soulevait le cœur.

— Faites-moi grâce de vos réflexions, je vous l'ai déjà dit... A quelle heure ces hommes se sont-ils présentés ?

— Environ vers cinq heures, cette après-midi.  
— Bien. Et doivent-ils revenir ?  
— Ils ont dit qu'ils repasseraient dans le cours de la soirée.

— C'est bon. Vous les conduirez dans mon cabinet privé—vous savez... celui du fond. En attendant, donnez-moi vite à souper, car je meure de faim.

Pendant ce dialogue, les deux interlocuteurs avaient monté un escalier et s'étaient rendus dans un élégant salon du second étage, où Lapierre se laissa tomber sur un large fauteuil, en attendant que la table fut dressée dans la salle à manger, située en arrière.

Là, douillettement assis sur le crin élastique et reposant ses membres courbaturés par une course de plusieurs heures, le sinistre personnage se prit à réfléchir.

La journée avait été fertile en émotions, et la succession rapide des événements qui s'y étaient déroulés n'avait pas permis à Lapierre de les peser mûrement. Il était donc bien aise de se trouver enfin seul avec ses pensées, afin d'y mettre un peu d'ordre et de tirer les conclusions qui devaient en découler.

Une demi-heure se passa ainsi à tourner et à retourner tous les incidents de ce jour mémorable, à les analyser, à les disséquer, à en rechercher les causes, à en prévoir les conséquences.

Lapierre ne bougeait pas plus qu'un terme, et la voix de Madeleine, annonçant à plusieurs reprises que le souper était servi, n'avait pas même le privilège d'arriver jusqu'à l'entendement du maître.

Enfin, celui-ci parut sortir de sa torpeur, redescendre des nuages. Il passa la main sur son front et murmura, en forme de conclusion :

— En somme, la journée n'a pas été aussi mauvaise que j'aurais pu m'y attendre... Louise ne parlera pas, et Lenoir *alias* Després ne parlera plus. Cette idée de faire servir la masure de la mère Friponne à mes petits projets n'est pas trop mal trouvée, et je ne regrette pas mon voyage d'avant-hier, ni ma rencontre avec les deux compères qui vont venir tout à l'heure. On n'a jamais trop de connaissances... Allons, ne nous laissons pas aller au découragement et mangeons de bon appétit.

Après s'être ainsi reconforté le moral, Lapierre se dirigea vers la salle à manger, disposé à en faire autant pour le physique.

Les bandits de profession ont cela d'excellent, c'est qu'ils perdent rarement l'appétit et que les situations les plus terribles ne réagissent pas sur leur estomac.

Lapierre prit donc tranquillement son souper, tout comme s'il n'eût pas, quelques heures auparavant, assommé un homme et séquestré une fille.

Le remords—cet hôte implacable qui vient s'asseoir dans les consciences bourrelées—ne se montra même pas à l'horizon, et l'âpre chercheur de dots se leva de table, n'ayant plus en tête que des idées riantes.

Il repassa dans son salon et s'étendit nonchalamment sur une causeuse ; mais cinq minutes ne s'étaient pas écoulées qu'un violent coup de sonnette retentit.

— Ah ! ah ! voici mes collaborateurs, » se dit Lapierre.

Et il gagna en toute hâte une petite pièce, située tout à fait au fond de la maison et qu'il appelait judicieusement son *cabinet privé*.

Là, en effet, ne pénétraient que quelques rares privilégiés et ne se traitaient que des affaires plus ou moins véreuses ; il y allait plus de gens dignes de coucher à la prison, que de figurer au bal du lieutenant-gouverneur.

C'est que Lapierre, avec ses instincts innés de crime et l'éducation pernicieuse qu'il avait puisée dans les camps américains, en qualité d'espion, éprouvait le besoin de se créer, à Québec, une double existence : l'une au grand jour, irréprochable, élégante, presque fastueuse, avec ses exigences multiples, tant au point de vue du logement et des relations, qu'à celui du domestique en livrée de rigueur ; l'autre cachée, cauteleuse et enveloppée de ténébreuses précautions.

Voilà pourquoi ce maître en fait d'intrigues avait chez lui deux lieux de réception : l'un public, donnant sur la rue, l'autre privé, prenant jour du côté de la cour.

C'est dans ce dernier que Lapierre se rendit pour recevoir ses nocturnes visiteurs.

Ces messieurs, du reste, ne tardèrent pas à être introduits.

Nous devons à la vérité de dire qu'ils ne payaient pas de mine, bien qu'ils ne se ressemblaient guère. L'un, grand, gros, fortement charpenté, avait cette physionomie placide et brutale que donne l'habitude du crime ; l'autre, petit, fluet, pâle et presque imberbe, possédait une figure intelligente, mais où il y avait plus d'astuce et d'audace cynique que de toute autre chose.

Le premier répondait au prénom de *Bill* ; le second s'appelait le plus innocemment du monde *Passe-Partout*. Tous deux étaient bizarrement vêtus de harles disparates, peu faites pour leur taille.

Ces messieurs furent donc introduits par Madeleine. Ils firent trois pas dans le cabinet,

puis s'inclinèrent avec un ensemble parfait. Dans cette position, ils attendirent poliment, le chapeau bas, que le maître du logis leur adressa la parole.

— Hum ! se dit Lapierre, en toisant avec complaisance ses visiteurs, voilà deux *sujets* qui ne me paraissent pas difficiles à discipliner... Du diable si je n'en fais pas quelque chose !

Puis, tout haut :  
— Vous êtes exact, dit-il ; asseyez-vous, mes braves.

Le deux braves ne se firent pas prier et, d'un même mouvement, s'écrasèrent sur le bord de leur chaise respective. Tout cela sans articuler une parole.

— Bien, mes amis, reprit Lapierre. Maintenant, causons. Lorsque je vous ai rencontré, il y a quelques jours, dans la taverne de Jack Hunter, vous vous plaigniez, n'est-ce pas vrai, de la dureté des temps et de la stagnation des affaires dans votre ligne ?

— C'est le cas, affirma le petit homme.

— C'est le cas, appuya le gros.

— Vous disiez que, du temps de Tom Leblond, les choses allaient mieux et que peu de nuits s'écoulaient sans qu'il vous eût détérioré quelque bon coup à faire, quelque petite mine à exploiter... ?

— Hélas ! rien de plus vrai, modula la voix flûtée du blanc-bec.

— Rien de plus vrai, grommela l'organe sonore de l'hercule.

— Et vous ajoutiez que ce qui vous faisait défaut, c'était un chef habile, une espèce de chien de chasse, ayant assez de flair pour découvrir le gibier et le faire lever... ?

— Mais oui, c'est justement ça ! firent en chœur les deux voyous.

— Eh bien ! mes amis, j'ai votre affaire... Voulez-vous que je sois votre chef pendant quelques jours et que je vous fasse gagner, sans danger, dix fois plus d'argent que vous n'en amasseriez en risquant votre peau ?

— Vous feriez ça, vous ? demanda vivement Passe-Partout, ébloui de la perspective.

— Je fais tout ce que je dis, répliqua froidement Lapierre. J'ai besoin de deux hommes hardis, sans préjugés, incorruptibles, et je m'adresse à vous de préférence à bien d'autres. Acceptez-vous ?

— Faudra-t-il tuer ? grogna Bill... Alors, c'est plus cher.

— Ni tuer, ni voler.

— Ni aller à confesse ? ricana Passe-Partout.

— Rien de tout cela, répondit Lapierre. Il y aura peut-être un oiseau à mettre en cage et un autre à garder... voilà tout.

— Pas davantage ?

— Mais le jeu n'en vaut pas la chandelle, et vous allez gaspiller votre argent, maître, fit honnêtement remarquer Passe-Partout.

— Le petit a raison, gronda Bill, un peu désappointé... S'il y avait quelque magasin à piller ou un homme gênant à assommer, je ne dis pas !

— Tranquillisez-vous, reprit Lapierre ; je n'ai pas dit que l'oiseau se laisserait mettre en cage sans se débattre... C'est un malin.

— A la bonne heure ! fit Bill, en déclinant ses formidables biceps.

— Ce sera ton lot, mon brave.

— *All right !* j'en suis.

— Quant à toi, maître Passe-Partout, ta besogne sera multiple ; je te fais mon collaborateur, mon lieutenant.

— Vous me comblez, fit le voyou avec humilité.

— Eh bien ! ça y est-il ?

— Voyons le prix.

— Je ne lésinerai pas : quatre piastres par jour.

— Mettons cinq : c'est un compte plus rond.

— Va pour cinq. Ainsi, c'est convenu ?

— C'est convenu.

— Bien, mes amis. Maintenant, je vais vous donner mes instructions.

Ici, Lapierre développa minutieusement son plan de campagne, sans toutefois se compromettre par des explications trop circonstanciées. Pendant près d'une heure, il dicta aux deux bandits, attentifs et respectueux, le rôle qu'ils devaient jouer dans le grand drame qui se préparait. Pas un détail ne fut omis, pas une précaution négligée. La trame qui devait envelopper la malheureuse Laure et ses amis fut si bien ourdie, que le rusé Passe-Partout, dans un élan de sincère admiration, s'écria :

— Maître, Tom Leblond n'était qu'un farceur à côté de vous !

Cet éloge enthousiaste flatta-t-il quelque fibre cachée du cœur de l'ancien espion ?... c'est ce que nous ne pouvons dire ; mais son œil brilla d'une étrange flamme, et Lapierre leva la séance, vers deux heures du matin, par les ordres suivants :

— Ainsi donc, Bill, il est entendu que tu te rends immédiatement à ton poste d'observation, en arrière de chez la mère Friponne. Quant à toi, Passe-Partout, dégringole jusque sur le bord du cap et ne perd pas de vue la maison des Gaboury. Bonsoir, mes braves. A demain.

Un quart-d'heure après, le fiancé de Mlle Privat dormait du sommeil du juste.

La nuit s'écoula toute entière en songes roses, et, lorsqu'il s'éveilla, l'heureux Lapierre put constater que le soleil était déjà haut.

— Est-ce que, au moment de toucher le but, je m'amollirais dans les délices de Capoue ? se dit-il... est-ce que je deviendrais paresseux ?

Redoutant une semblable déchéance, il sauta lestement du lit et s'habilla. Puis, cette opération terminée, il se rendit à la salle à manger, où les arômes du moka saturaient délicieusement l'atmosphère.

Mais, à ce moment, un formidable carillon agita la sonnette correspondant à la porte de la rue, et Madeleine courut ouvrir.

— Monsieur Lapierre ? demanda une voix impérieuse.

— Il n'y est pas, répondit l'organe doucereux de Madeleine... c'est-à-dire... enfin, je vais aller voir.

Et la femme de charge remonta l'escalier. Mais le visiteur la suivit quatre à quatre et se trouva sur le palier, à l'entrée de la salle à manger, en même temps qu'elle.

C'était le Caboulot !

Apercevant Lapierre, il marcha droit à lui et articula froidement :

— Ma sœur ! misérable, qu'as-tu fait de ma sœur ?

— Votre sœur ! balbutia Lapierre, interdit et cherchant à reconnaître le jeune homme qui l'apostrophait ainsi.

— Oui, ma sœur, ma sœur Louise Gaboury que tu as voulu ruiner de réputation autrefois, et que tu as volée hier !... Qu'en as-tu fait ?... où est-elle ? Parle vite, scélérat.

— Vous êtes fou, répondit l'ancien espion, se remettant et voyant à qui il avait affaire... Je ne sais ce que vous voulez dire.

— Ah ! tu ne sais pas ce que je veux dire, ravisseur, espion, assassin et faussaire que tu es ! — oh bien ! je vais t'ouvrir l'intelligence. Dis-moi de suite où tu as traîné ma sœur, la nuit dernière, ou, sur mon salut, tu es mort.

Et le jeune homme, tirant un revolver de sa poche, ajusta Lapierre.

Celui-ci devint fort pâle. Néanmoins, une seconde après, il se remit.

— Abaissez votre arme, jeune homme, dit-il ; je vais vous satisfaire.

Le Caboulot abaissa son pistolet, sans toutefois cesser de menacer l'espion de son regard... Mais il vit aussitôt Lapierre éclater de rire et se sentit lui-même enlacer par deux bras nerveux, qui le réduisirent à l'impuissance.

Ces deux bras intempestifs n'appartenaient à rien moins qu'au collaborateur Passe-Partout. Suivant les ordres de son nouveau maître, le mouchard improvisé s'était aposté derrière les remparts, en face de la maison où logeait la famille Gaboury. Là, par la baie d'une embrasure, il avait vu sortir le Caboulot et s'était lancé aussitôt sur sa piste. Grand avait été son étonnement en voyant le jeune homme pénétrer chez le patron Lapierre ; mais Passe-Partout, surmontant cette impression, s'était dit que peut-être il ne serait pas de trop dans l'explication qui ne pouvait manquer d'avoir lieu, et il était entré sur les talons du *filé*.

On a vu que, sa bonne étoile aidant, le jeune policier *in partibus* était arrivé juste à point pour sauver la précieuse existence de son patron.

En un clin-d'œil, l'imprudent Caboulot fut garrotté et mis hors d'état de nuire.

Lapierre passa alors dans son cabinet privé et ouvrit une petite porte, masquée par le bureau sur lequel il écrivait. Cette porte, en tournant sur ses gonds, laissa voir une chambre noire, étroite, une sorte de *dépenne*, qui ne recevait le jour que par un petit châssis de deux vitres, soigneusement grillé.

C'est là que le malheureux enfant, ficelé comme une momie, fut jeté, en proie à la rage et au désespoir.

Passe-Partout fut installé à la porte, pendant que Lapierre, triomphant, lui disait :

— Mon cher collaborateur, ton entrée en campagne a été un coup de maître, et, pour te récompenser, je te nomme gouverneur de cette prison.

VINCESLAS-EUGÈNE DICK.

(A continuer.)

PROGRES.—La section de Saint-Jérôme du chemin de fer Montréal, Ottawa et Occidental, ouverte au trafic depuis le 23 octobre, a déjà réalisé des profits assez considérables. La recette des billets vendus aux passagers dépasse la somme de \$14,000, et le fret a été relativement très-considérable, vu l'état avancé de la saison.

Le Rév. Messire Labelle est infatigable dans son zèle pour le succès du nouveau chemin. Tous les jours il explique aux cultivateurs les avantages qu'ils trouvent en expédiant leurs produits par le chemin de fer.

Aujourd'hui, il n'y a plus de diligence entre Montréal et Saint-Jérôme et le postillon transporte ses malles à cheval. Le zèle du curé est secondé par l'esprit d'entreprise des commerçants de Saint-Jérôme, qui vont former une association et fonder dans leur ville une halle aux blés, afin d'acheter tous les grains des cultivateurs du Nord et les expédier à Montréal.

Tous les jours il arrive de Montréal une soixantaine de passagers, et les hôtels sont remplis. M. Grignon, le propriétaire du principal hôtel de Saint-Jérôme, a maintenant un omnibus pour transporter chez lui les voyageurs qui arrivent par le train du soir.

COMITÉ DE SANTÉ.—Une assemblée de ce comité a été tenue mercredi soir sous la présidence de Son Honneur le maire Hingston.

Les rapports ont montré que la vaccination a été pratiquée sur une vaste échelle, depuis quelques semaines.

—Un capitaliste espagnol demande la jonction de l'Afrique et de l'Europe par un tunnel qui passerait sous le détroit de Gibraltar. Pour exécuter l'entreprise il désire obtenir 20 millions de piastres, et dit que lorsque ce tunnel sera construit ainsi que celui qui reliera Calais et Douvre, les compagnies de chemin de fer annonceront à leurs passagers qu'elles pourront les transporter de Londres à Calcutta "sans faire changer de chars."

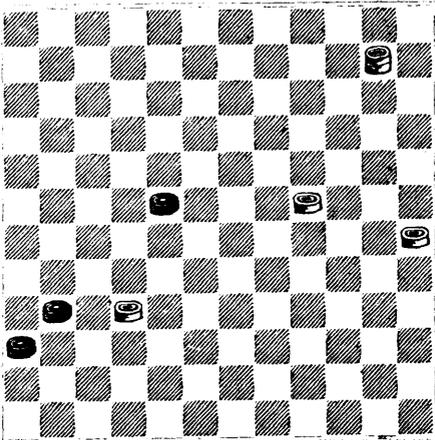
LE JEU DE DAMES

Les personnes qui auraient des problèmes à nous envoyer pour être publiés, devront les adresser à l'éditeur du jeu de Dames, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 50

Par N. LANGLOIS, Québec

NOIRS



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du Problème No. 48

Table with 2 columns: Les Noirs jouent de, Les Blancs jouent de. Values range from 34 à 28 to 70\* à 44.

Solutions justes du Problème No. 48

Montréal: — Aug. Demers, Ar. Peltier et L. H. C.

A. M. John Wood, d'Holyoke, Mass.

Pour l'explication du Jeu de Dames, veuillez voir les numéros de L'Opinion Publique du mois de décembre 1875.

Prix du Marché de Détail à Montréal.

Large table listing market prices for various goods including flour, grains, legumes, and meats. Columns include item name, price per unit, and other details.

Marché aux Bestiaux

Table listing prices for various types of livestock such as beef, sheep, and pigs.

DE MAL EN PIS.—Il arrive souvent, lorsque quelqu'un prend des pilules pour régulariser les fonctions intestinales, que, quoiqu'elles semblent avoir très-bien opéré, l'effet des coliques et de la purgation laisse les intestins plus malades qu'auparavant.

QUE PEUT AVOIR CET ENFANT?—Des centaines de parents se font cette demande, voyant leurs enfants prendre une mine misérable et devenir pâles et amaigris.

Pères et mères, vous pouvez sauver vos enfants, car les Pastilles Végétales à Vers de Devins sont un remède sûr et efficace; non-seulement en détruisant les vers, mais même en neutralisant le gluant vicié dans lequel cette vermine se propage.

Le papier Rigolot, pour sinapismes, est le seul adopté par les hôpitaux civils de Paris, par leurs excellences les ministres de la guerre et de la marine française, pour le service des ambulances et de la flotte.

Le seul adopté par l'Amirauté pour le service des hôpitaux maritimes et militaires de Sa Majesté la Reine d'Angleterre, Impératrice des Indes.

Le seul dont l'entrée de l'empire soit autorisée par le Conseil Impérial de santé du Czar de toutes les Russies.

On peut se procurer des remèdes à toute heure de la nuit. A. DELAUV, en ville.

LE PUBLIC

Est le juge le plus compétent et il accorde les plus grands honneurs du jour à la

Royale Silencieuse. (LIGHT RUNNING.)

Tandis que les différentes compagnies de machines à coudre qui ont des exhibits au Centenaire s'y disputent les plus grands honneurs; tandis que chacune d'elles prétend à la première place et que de fait chacune reçoit une médaille ou un diplôme sans avoir à concourir sur le même genre d'ouvrage sur les moulins différents, c'est un fait avéré que la

ROYALE SILENCIEUSE. (LIGHT RUNNING.)

Manufacturée par la COMPAGNIE DE MOULINS À COUDRE GARDNER, de Hamilton, continue toujours sa marche triomphante et dans les concours de tout genre d'ouvrages avec les moulins de première classe des États-Unis et du Canada, le verdict du public a accordé le

PREMIER PRIX

aux exhibitions qui ont eu lieu dans la province d'Ontario dans les localités ci-dessous mentionnées:

- TOURONTO, Pour ouvrage de famille. INGERSOLL, WOODSTOCK, KINCARDINE, PORT HOPE, COBOURG, WATFORD, HARLEY, NORWICH, PARIS, OTTERVILLE, BOWMANVILLE, AILSA CRAIG, AURORA, PORT HOPE, HARLEY, COBOURG.

Tant d'éclatants témoignages justifient les manufacturiers de la

"ROYALE"

dans leur prétentions aux plus grands honneurs du jour.

DÉPÔT EN GROS ET SALLE D'ÉTALAGE 447, Rue Notre Dame, Montréal.

E. HARNEY, Gérant pour la Province de Québec.

Si vous êtes agent dans votre localité, veuillez écrire à la COMPAGNIE DE MOULINS À COUDRE GARDNER et vous aurez une liste de prix et circulaires de descriptions. Agents demandés partout où nous n'en avons point. Conditions libérales.

RECOMPENSE

L'on désire savoir, au bureau de L'Opinion Publique 7 rue Bleury, où demeure actuellement Nazaire Allaire alias Allaire, qui était au No. 53, rue Saintguent, en avril dernier. Une récompense sera donnée pour des informations correctes.

A. BEAUCHEMIN & CIE FABRICANTS DE

Moulins à Battre

304 1/2 — RUE CRAIG — 304 1/2

Remercient beaucoup leurs nombreuses pratiques de leur libéral encouragement, et désirent les informer qu'ils ont transporté leur boutique de moulins à battre, à faucher et à rateler au No. 304 1/2, rue Craig, en face du marché des animaux, où ils continueront d'exécuter avec exactitude les mêmes patrons que ceux de M. Page.

7.30-13.41

APPROVED BY THE MEDICAL FACULTY

DEVIN'S WORM PASTILLES.

The most effectual Remedy for Worms in Children or Adults

Le meilleur remède contre les vers chez les enfants ou adults

PASTILLES DE DEVINS CONTRE LES VERS.

APPROUVEES PAR LA FACULTE MEDICALE

On enverra une boîte par la maille à aucune adresse dans le Canada, en recevant 25 cents. DEVINS & BOLTON, Pharmaciens, Montréal

La Compagnie d'Assurance Mutuelle contre le Feu du Comté d'Hochelaga,

No. 194, RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

OFFICIERS:

WILLIAM RUTHERFORD, PRÉSIDENT. JAMES GRANT, DIRECTEUR-GÉRANT.

DIRECTEURS:

- J. K. WARD, Maire de Notre-Dame de Grâce. MICHEL LEFEBVRE, Maire du Coteau St. Louis. JOHN McMILLAN, Marchand et Rafineur d'Huile. NARCISSE TRUDEL, Maire de St. Henri. ALEX. HOLMES, Marchand de Bois, etc. JAMES GRANT, Côte des Neiges. Banquiers—LA BANQUE CONSOLIDÉE

Assurance Contre le Feu, de toute description, pourvu que ce ne soit pas sur des Risques spécialement hasardeux, entreprise à des conditions Equitables. 7-42-44

Améliorations et Agrandissement.

LES AFFAIRES QUE LA MAISON

A. PILON & CIE.

à faites cette année ont été tellement considérables, grâce aux BAS PRIX fabuleux auxquels elle vend toujours ses marchandises, et ses pratiques ayant tellement augmenté, qu'elle s'est vue dans la nécessité d'agrandir son magasin de moitié et augmenter le nombre de ses commis en conséquence.

Maintenant, le magasin comprend 4 immenses étages pouvant aisément contenir 500 acheteurs.

Plus d'encombrement et de fuite à redouter. Les pratiques peuvent maintenant être certaines d'être servies avec promptitude.

Il y a 100 commis et modistes dans la maison.

Le stock est le plus considérable et le mieux assorti de Montréal.

Nous sommes décidés de faire le plus grand commerce de toute la Province.

Nous avons en mains \$300,000 de Marchandises que nous jetons sur le marché à des bas prix qui ne se sont jamais vus. Nous voulons qu'il soit dit par tout le monde, qu'en effet nous donnons toutes nos marchandises.

Une visite à notre magasin convaincra le plus incrédule que nous disons la vérité et que nous vendons réellement à bien meilleur marché que tout autre marchand de Montréal.

Nous tenons le vrai magasin des familles.

Toutes les pratiques peuvent être certaines de trouver à notre établissement tout ce qu'elles ont besoin en fait de

COTONNADES, LAINAGES, Tweeds, Draps, Articles de Fantaisie, CHAPEAUX, ROBES, Manteaux et Hards Faites,

à des prix bien plus bas que ceux qui font tant de train avec leurs stocks de banqueroute.

Nous avons 20 Modistes pour les Chapeaux, 15 Modistes pour Robes et Manteaux, 2 Tailleurs de première classe, dans la maison, et 15 Couturières en dehors travaillant continuellement pour les ordres.

Nous pouvons maintenant nous vanter d'avoir le plus grand magasin de la ville, le mieux assorti, ayant la meilleure administration possible et offrant les plus grands avantages à toutes les classes d'acheteurs.

A. PILON & CIE.

615, RUE STE. CATHERINE, MONTREAL.

A l'Enseigne de la Boule Verte.

A. PILON.

JOS. R. DUCHESNEAU. 7-37-52-57

INFIRMERIE DE CHEVAUX.

H. AUDRAIN, MÉDECIN VÉTÉRINAIRE

approuvé, ex-élève de l'École Impériale de Gd. Jouan (France), ayant été trois années honoré de la confiance des habitants distingués de St. Hyacinthe, prévient le public que, par suite de l'incendie de St. Hyacinthe, il est venu s'installer à Montréal. Il traite les maladies de l'organisme chez tous les animaux domestiques: Chevaux, Bœufs, Vaches, Moutons, Chèvres, Porcs, Chiens, Chats et Volailles.

Son Office et son Infirmerie sont situés au coin des rues DORCHESTER et JACQUES-CARTIER, No. 235 1/2.

On peut le consulter jour et nuit. 7-44-3-66.

VENTILATEUR BREVETÉ DE GEO. YON FERBLANTIER ET PLOMBIER

Approuvé par les hommes de science et de l'art, la portée de toutes les bourses

LISTE DE PRIX

Aspira pour pour tuyaux de poêle, assésant pour aérer les pièces où passent les tuyaux \$1.50

Aspirateur pour poêles de passage \$3.00

Aspirateur pour poêles de cuisine \$4.00

Appareil complet de ventilation consistant en tubes métalliques posés dans les plafonds, pour appartements de 4 ou 5 pièces dans les maisons ordinaires à Montréal. \$50 à \$55

EN VENTE AU No. 241, RUE ST. LAURENT, MONTREAL.

UY ESCOMPTÉ LIBÉRAL EST. RUE AU COMMERCE.

\$225. PIANOS FOUR \$225.

Neufs—pleinement garantie. Octaves.—toutes les Améliorations modernes.—le son est plein, riche et pathétique.—Combinaison exquise, produisant un magnifique effet d'orchestre. Notre désir est qu'ils soient soigneusement essayés et examinés. \$225 chaque. Réparations de toutes sortes à prix modérés.—LEICESTER, BUS-SIERE & CIE., Fabricants de Pianos, Nos. 270, Rue Lamontagne, Montréal. 7-1-48

ON DEMANDE

Une bonne COUJURIÈRE, munie de recommandations, et qui veut s'engager au mois dans une famille. S'adresser au numéro 92, Rue du Champ-de-Mars.

CHROMOS GRANDS et PETITS. Vingt Chromos 9 x 11, par la maille pour \$1.00. Magnifiques Cartes d'Affaires, douze échantillons pour 25 cts. Catalogue superbement illustré, gratis. Adressez: W. H. HOPE, 26, rue Bleury, Montréal. Quartier-général de Chromos américains et étrangers.

SIROP EXPECTORANT du DR. CODERRE

Pour la TOUX, le RHUME, les AFFECTIONS des BRONCHES, etc., etc. Sirop du Dr. CODERRE pour les Maladies des Enfants, telles que la Diarrhée, Dis-sentérie, Dentition douloureuse, etc.

Elixir Tonique du Dr. Coderre, pour es maladies Nerveuses, Débilité et les maladies de la peau et du sang.

Tous ces remèdes si efficaces sont préparés sous la direction du Dr. J. EMERY CODERRE, qui pratique depuis plus de 30 ans, et leur usage est recommandé par les Professeurs de l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal. En vente chez les principaux pharmaciens. 7-15-52-2

La Santé est une Bénédiction Couronnée de la Vie.



Remedes Modeles Anglais DE WINGATE.

Ces précieux remèdes qui ont subi toutes les épreuves, sont les meilleurs que l'expérience et des recherches soignées ont produits pour la guérison des différentes maladies pour lesquelles ils sont spécialement désignés. Ils sont préparés d'après les recettes du célèbre Dr. Wingate, de Londres, Angleterre, et nulle autre que les plus purs ingrédients entrent dans leur composition. Ils sont purs en qualité, prompt en action, efficace en usage, et employés avec succès par les plus éminents Médecins et Chirurgiens, dans les Hôpitaux et la pratique privée, dans toutes les parties du monde.

Epurateur du Sang, de Wingate.—Le remède le plus efficace connu, pour la guérison de Scrofule, Erysipèle, Feu Volage, Maladies de la Peau, et toutes les Impuretés du Sang, Maladies Chroniques, et Désordres du Foie. Un parfait Rénovateur et Vigorateur du système. Mis en grandes bouteilles. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Preservatif de Wingate pour Enfants.—Le plus sûr et le meilleur remède pour la Dentition des Enfants, Diarrhée, Dysenterie, Coliques, et toutes les différentes maladies de l'Enfance. Il apaise les douleurs, et calme les souffrances de l'enfant, et produit un sommeil tranquille. En usage dans toute l'Europe depuis près de 80 ans. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Pilules Cathartiques de Wingate.—Pour toutes les maladies de l'Estomac, du Foie et des Intestins. Elles sont douces, certaines et promptes dans leur opération; elles nettoient entièrement le canal alimentaire, régularisent les sécrétions, et arrêtent court les progrès de la maladie. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pilules Nervo-Toniques de Wingate.—Employées avec un succès remarquable pour la Névralgie, Epilepsie, Choléra, Paralytie, Adoucissement du Cerveau, Perte de Mémoire, Dérangements Mental, Faiblesse, et toutes les affections nerveuses. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Tablettes Dyspeptiques de Wingate.—Pour la guérison de la Dyspepsie, Indigestion, Flatuosité, Irritabilité de l'Estomac, Perte d'Appétit, et Débilité des Organes Digestifs. Un aide puissant à la Digestion, et beaucoup plus efficace que les autres remèdes ordinaires. PRIX, 50 CTS. PAR BOITE.

Trochiscs Pulmoniques de Wingate.—Un excellent remède pour la Toux, Rhumes, Enrouement, Bronchites, Asthme, et les irritations de la Gorge et Pouxons. Les Orateurs et les Chanteurs publics les trouveront très efficace en donnant du pouvoir et de la clarté à la voix. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Pastilles de Wingate contre les Vers.—Un remède sûr, plaisant et efficace pour les Vers, administrés doucement, elles n'injurent pas l'enfant le plus délicat, et sont suffisamment laxatives pour enlever toutes les sécrétions malsaines, et régulariser l'action des Intestins. PRIX, 25 CTS. PAR BOITE.

Soulage-Douleur de Stanton.—La meilleure Médecine de Famille pour l'usage interne et externe. Il guérit les Crampes et les Douleurs dans l'Estomac, le Dos, les Côtés, et les membres. Il guérit les Rhumes Soudains, Mal de Gorge, Ecrasés, Brûlures, Rhumatisme, Névralgie, et toutes les douleurs et souffrances. PRIX, 25 CTS. PAR BOUTEILLE.

Renovateur des Montagnes Vertes, de Smith.—Nous avons seuls le contrôle dans la Puisse du Canada, pour la vente de ce remède bien connu, lequel, comme Correcteur du Foie, et spécifique pour les désordres bilieux, et les maladies du Foie, est sans égal. PRIX, \$1.00 PAR BOUTEILLE.

Les Remèdes ci-dessus sont vendus par tous les Droguistes et Marchands de Médecines. Des Circulaires de description sont fournies sur demande, et des jaquets simples sont envoyés, gratuitement, sur réception du prix.

PRÉPARÉS SEULEMENT PAR LA COMPAGNIE DE PRODUITS CHIMIQUES DE WINGATE, (LIMITÉE.) MONTREAL.

7-8-52-15

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESHANATS